

SHAKESPEARE

I



SHAKESPEARE! Le nom est si grand et la place que l'homme occupe dans l'histoire intellectuelle du monde est si énorme, que l'on ne peut, sans une extrême perplexité, entreprendre de donner en quelques pages une idée, même très faible, de sa figure et de son rôle.

Lorsque Shakespeare naquit, en avril 1564, à Stratford-sur-Avon, dans ce comté de Warwick qu'un autre poète, Michel Drayton, surnomma « le cœur de l'Angleterre », la vie bouillonnait intense, exubérante, dans les veines de la nation; la Réforme agitait les cœurs, la renaissance des lettres surexcitait les esprits; le développement de la navigation, qui envoyait les navires anglais dans des mers inconnues, l'extension du commerce, qui multipliait et enrichissait les villes et rendait les campagnes florissantes; la victoire retentissante que les éléments avaient aidé les Anglais à remporter sur la *Grande-Armada* espagnole; la brillante cour d'Elisabeth et l'enthousiasme des populations pour l'heureuse reine, tout contribuait à faire de l'Angleterre un centre de force, de richesse et d'énergie qui commençait à exciter l'admiration, l'envie et la crainte des autres puissances.

Aux yeux d'une nation si favorisée, en plein travail de développement et de production, la vie, ses actes et ses passions devenaient choses fort intéressantes et très positives, et l'art destiné à en produire le reflet, devait être un art tout de chaleur et de mouvement; tout était prêt pour encourager celui du théâtre. Déjà, il avait dépouillé les langes du Mystère religieux; les allégories mythologiques étaient très goûtées à la cour et chez les grands seigneurs dont plusieurs avaient des troupes à eux. Il existait

des comédies qui dégénéraient presque toutes en bouffonneries grossières, des tragédies que défiguraient des exagérations d'horreur, des pièces historiques où l'esprit national aimait à retrouver ses annales et ses traditions, mais les voyait représentées sans ordre ni unité.

John Lely, George Peele, Robert Greene, et surtout Christophe Marlowe, avaient semé beaucoup de perles dans ces amas de matières, et l'esprit romantique se répandait chaque jour davantage, mais l'art proprement dit, avec des règles et des lois pour le débarrasser de ses puérilités, de ses crudités, de son désordre, cet art-là n'existait pas encore.

Enfin parut Shakespeare !

Avant de lui laisser absorber toute notre attention, disons deux mots de ce qu'était alors le théâtre. Pendant longtemps, il n'y en eut que deux ou trois à Londres. En province, on jouait dans des granges. Mal vues par la corporation de la cité et par les Puritains, les premières scènes s'élevèrent dans la banlieue, où les nobles venaient à cheval, en litière ou en barque sur la Tamise. Dans les théâtres publics, le centre était à ciel ouvert et sans sièges; un public fort peu choisi s'y pressait, échangeant des propos très libres, croquant des noisettes et des pommes. Ce plaisir primitif coûtait de deux à douze sous. La scène et la galerie, où se trouvaient les loges, étaient à couvert; les dames n'y paraissaient que masquées. Les beaux gentilshommes occupaient les côtés de la scène, tapissée de roseaux, buvaient, fumaient et plaisantaient, en attendant *Prologue*, tout de noir vêtu, dont l'arrivée était annoncée par trois fanfares de trompettes. Le prix des meilleures places allait jusqu'à trois francs, qu'il faut multiplier par cinq ou six pour arriver à la valeur actuelle de l'argent. Il n'y avait pas de décors. Des tapisseries garnissaient la scène; une toile bleue représentait le ciel; au fond s'élevait un balcon qui était tour à tour, outre lui-même, une chambre supérieure ou intérieure, une fenêtre, des créneaux, une colline, le Mont Olympe; bref, tout ce qu'on voulait. Un changement de scène était indiqué par quelque objet significatif: un lit pour une chambre à coucher, une table avec des plumes et un encrier pour un bureau d'affaires, banque ou autre, ou simplement un écriteau sur lequel se lisait en gros caractères le nom de l'endroit où l'auteur vous transportait. Pendant la représentation, le clown amusait le parterre par ses bons mots improvisés, coutume que Shakespeare condamnait hautement. Dans les entr'actes, on dansait et l'on chantait; puis, à la fin de la représentation, les acteurs s'agenouillaient et disaient une prière pour la reine. N'oublions pas d'ajouter que les rôles d'ingénues et de femmes étaient joués par de très jeunes gens. Tel était l'état de choses dont le grand dramaturge dut se contenter.

II

Fils d'un père qui, tout en ne sachant pas signer son nom, fut un bourgeois considérable de Stratford, marchand, fermier, juge de paix, alderman, chambellan et grand-bailli, William Shakespeare fut envoyé à l'école communale supérieure de Stratford, où il apprit, avec l'anglais, « un peu de latin et moins de grec », selon l'expression de son collègue plus érudit: Ben Jonson. Par la suite, il y ajouta le français et un peu d'italien. Ses études furent interrompues de très bonne heure par les revers de fortune de son père; ce qu'il fit jusqu'à son départ de sa ville natale est peu connu et n'importe guère. Ce que l'on sait, c'est qu'à dix-neuf ans, avec l'imprévoyance des hommes d'imagination, il se maria, et qu'à vingt ans, il était père de sa première fille, Suzanne. Il en eut deux autres et un seul fils, qui mourut jeune.

La vie intime de Shakespeare est peu connue. Sa femme avait huit ans de plus que lui, et dans plusieurs passages de ses œuvres, on l'entend prémonir la jeunesse contre de telles unions. Quand il quitta Stratford pour Londres, il n'emmena pas sa famille, mais, chaque année, il revenait passer quelque temps au foyer, et il y resta tout à fait dès qu'il eut acquis une fortune suffisante.

Pourquoi s'éloigna-t-il? La version donnée par Rowe, son premier biographe, est généralement acceptée. Quoique père de famille, Shakespeare était encore dans l'âge des folies. Lié avec un certain nombre de jeunes écrivains pour qui le braconnage était un péché très véniel, il se mit en contravention avec ces lois sur la chasse qui sont encore, aujourd'hui, fort sévères dans la Grande-Bretagne. Tenté par les chevreuils de sir Thomas Lucy, grand propriétaire des environs, il céda trop facilement à la tentation, fut puni selon les ordonnances en vigueur, c'est-à-dire condamné à l'amende et *au fouet*, s'en vengea par une satire en vers (sa première œuvre peut-être) et, poursuivi de nouveau pour libelle, jugea opportun de chercher refuge à Londres. Quelques années seulement après, en 1592, il est question de lui dans un pamphlet de son rival, Greene, alors mourant. Greene le haïssait, car il l'avait déjà surpassé comme auteur et comme acteur, et il le dénonçait à Marlowe, à Peele et à Nash comme un « geai qui se parait de leurs plumes ». Plus généreux que Greene, les poètes qu'il voulait mettre en garde contre le nouveau génie rendirent à celui-ci un hommage aussi honorable pour eux que pour lui.

On ignore ce qui décida le jeune William à choisir la carrière théâtrale, mais on sait que, dès sa première jeunesse, il avait eu d'assez fréquentes occasions d'assister à des représentations. Les archives municipales de Stratford ont conservé

les comptes mentionnant les paiements faits chaque année à diverses troupes, entre autres celle du beau comte de Leicester, le favori de la reine Elisabeth. William avait onze ans lorsque le noble seigneur offrit à sa souveraine, dans son château de Kenilworth, voisin de Stratford, les fêtes dont la magnificence est restée historique. Le père de l'enfant était alors dans la période de prospérité, grand bailli de sa ville natale et, très probablement, il fut témoin des fêtes avec son fils. La vive imagination de celui-ci dut rester frappée de ces splendeurs, et ces souvenirs l'influencèrent sans doute lorsqu'il se trouva seul et pauvre à Londres, obligé de se suffire à lui-même. On a dit qu'il commença par tenir les chevaux des spectateurs; il n'y aurait rien de surprenant qu'à cette époque où toute la noblesse se rendait à cheval au théâtre, un jeune homme pauvre, perdu dans une grande ville où il ne connaissait personne, se fût créé tout d'abord des ressources par n'importe quel moyen. En tout cas, Shakespeare ne resta pas longtemps à la porte. Très vite, il trouva le chemin de la scène comme acteur, puis comme dramaturge. Beau, brillant, spirituel, aimable, il sut se faire promptement des amis.

Qu'on se figure ce que devaient être les entre-tiens, à la taverne de la *Sirène*, avec un Shakespeare pour les mettre en train, les Peele, Nash, Marlowe, Lodge, Burbage, etc., et les Mécènes du temps pour les soutenir. Parmi ces derniers, le jeune comte de Southampton fut des premiers à remarquer et à patronner le nouveau venu, que bientôt il traita en ami plus qu'en protégé. Les chefs-d'œuvre se succédaient et attiraient l'attention de la reine Elisabeth, qui les faisait représenter au palais par l'auteur et sa troupe. En même temps, l'escarcelle se remplissait; Shakespeare achetait maisons et terres, et voyait se rapprocher le jour où il pourrait réaliser son projet cheri : retourner vivre à Stratford au milieu des siens. Il obtenait l'autorisation de porter un blason, rêvant de fonder une famille illustre à plus d'un titre; mais cet espoir fut détruit, en 1596, par la mort de son fils unique. Le nom glorieux s'éteignit en 1616 avec celui qui l'avait immortalisé.

Peut-être valait-il mieux qu'il en fût ainsi; il eût été si lourd à porter!

On a voulu faire à Shakespeare un reproche de sa préoccupation persévérante de relever la fortune de sa famille et d'acquérir les biens qui lui donneraient le droit d'entrer dans la classe appelée *Gentry* en Angleterre, et qui confine à la noblesse. Si l'on considère combien la profession d'acteur était alors dédaignée, et à quel point la considération sociale se mesurait au rang, on ne peut, nous semble-t-il, voir dans cette ambition de Shakespeare qu'un sentiment très noble et très légitime. Ne signait pas qui voulait : un tel, *gentleman*! Il fallait y être légalement autorisé par le Collège du blason; n'était-il pas très naturel qu'un William

Shakespeare eût assez conscience de sa valeur et de sa dignité pour désirer acquérir le droit de se dire : *gentleman*? Et n'est-il pas aussi injuste qu'absurde de vouloir, à ce propos, faire de lui un petit Shylock, ne vivant que pour thésauriser? C'est une étrange et laide disposition qu'ont certains esprits, trop nombreux malheureusement, de chercher à rapetisser tout ce qui est grand, à ternir d'un souffle malsain tout ce qui brille.

Ne doit-on pas, au contraire, être heureux de pouvoir constater qu'un grand génie fut en même temps un honnête homme, un *gentleman*?

Trop tôt, cette flamme s'éteignit. Shakespeare n'avait que cinquante-deux ans lorsqu'il mourut. « Le cygne mélodieux de l'Avon » cessa de chanter le 23 avril 1616, laissant à sa petite ville de Stratford une auréole de gloire qui attire, comme en un lieu de pèlerinage, tous ceux qui ont le culte du génie.

III

Nous avons fait connaître succinctement le peu que l'on sait de la vie du grand dramaturge. Essayons maintenant de donner un bref aperçu de son œuvre. Elle est immense et, cependant, un quart de siècle (de 1590 à 1616) suffit pour la produire. On peut partager cet espace de temps en deux périodes à peu près égales, la seconde commençant avec le XVII^e siècle et ouvrant la série des grandes tragédies. A la comédie, au drame historique ancien et national, à la tragédie, il faut ajouter, pour embrasser le cycle complet des œuvres de Shakespeare, les pièces purement fantastiques, on pourrait dire féeriques, et les poèmes comme *Vénus et Adonis*, *Lucrèce* et les *Sonnets*.

Les premières pièces de Shakespeare, celles de ce que l'on peut appeler son apprentissage dramatique, furent surtout des imitations, des retouches, des adaptations d'ouvrages présentés au public par ses prédécesseurs, mais déjà la main du grand ouvrier se révèle en bien des passages.

Au nombre de ces essais se placent *Titus Andronicus* et la première partie de *Henry VI*. L'extrême violence sanguinaire et l'esprit général de celle-ci ne sont pas dans la manière du dramaturge; c'est plus ancien que lui.

Dans *Peines d'amour perdues*, le génie commence à voler de ses propres ailes; la vivacité, la gaieté, la joie de vivre éclatent, mêlant la finesse à la naïveté; c'est l'œuvre d'un très jeune homme, arrivant de sa province, de ses champs « aux pâquerettes diaprées, aux violettes bleues, aux gaies alouettes », aux mœurs simples, dont les ridicules ne lui échappent pas, mais pâlisent devant les affectations de la ville. C'est un plaidoyer en faveur de la nature et du sens commun contre tout ce qui est factice et faux, et aussi de l'éducation que

donnent la vie et le monde, pris au sens le plus large, opposée à celle qui provient seulement des livres et des coteries; enfin, chose à remarquer chez un homme de vingt-trois ans, c'est l'éloge de la souffrance et la nécessité de son enseignement proclamée.

La *Comédie des Erreurs*, inspirée par Plaute, que Shakespeare connaissait sans doute par une traduction, est un de ces jeux auxquels se plaisait parfois son esprit, désireux de rire pour rire, jeux brillants, étincelants, souvent précieux et travaillés à la manière italienne.

Dans *Les Deux gentilshommes de Vérone*, le poète met pour la première fois en scène une fable de tendresse et un cœur de femme.

Julia est la première en date dans cette délicieuse galerie d'héroïnes à l'âme tendre, héroïque au besoin, à l'esprit délié, au dévouement hardi, qui ne reculent pas devant la nécessité de déguiser leur sexe sous un costume masculin, sans jamais perdre leur grâce, leur modestie, leur simplicité, leur délicatesse; elle est la sœur aînée, la première esquisse de Juliette, de Viola, de Portia, de Rosalinde et d'Imogène.

C'est à une pastorale portugaise, *Diane*, de Georges Montemayor, que Shakespeare avait emprunté son sujet. Peu lui importait d'inventer toujours; il lui suffisait de métamorphoser ce que d'autres avaient déjà créé ou imité, de même qu'il ne craignait pas de traiter plusieurs fois la même idée; c'était pour lui un diamant qu'il taillait à plusieurs facettes, toujours variées.

La jeune fantaisie du poète se donna ensuite carrière dans ce merveilleux *Songe d'une nuit d'été*, où il entre un peu de tout: du Plutarque, de l'Ovide, du Montemayor, du Chaucer, du conte national, mais surtout une imagination dont la richesse, la grâce et la variété sont incomparables. A côté de Puck et de la tribu féerique, avec leur délicatesse, leurs grâces mignonnes, leur gaie malice, s'ébattaient les clowns athéniens et « leur gaité tragique », et Bottom, l'absurde lourdaud.

Près de Thésée, l'idéal, pour Shakespeare jeune, du guerrier homme d'action, et de sa digne compagne, Hippolyte, la reine amazone, passent les deux couples charmants, dont la douce tendresse est un instant victime des malins elfes, puis paraissent la reine des fées, l'idéale Titania et Obéron, son jaloux époux, qui adresse de si poétiques hommages à « la belle vestale (Elisabeth) sur son trône d'Occident ». Quel rêve idéal! Quelle douce moquerie et à la fois quel hymne en l'honneur de la tendresse ardente et pure!

En même temps que la fantaisie ailée emportait le poète dans le domaine des elfes et des fées, le sentiment de sa robuste nationalité le ramenait au drame historique, que lui inspiraient les annales de son pays, et, s'aidant des chroniques de Holinshed et de Hall, ainsi que des œuvres déjà ébauchées ou projetées par son contemporain, Marlowe, il revenait à la guerre des Deux Roses, aux tragiques aventures des maisons d'York et de Lancastre, et produisait successivement la seconde et la troisième partie de *Henri VI*, *Richard III*, *Henri IV* en deux parties, *Henri V* et, entre temps, *Richard II* et le *Roi Jean*.

La force, la hardiesse, l'énergie surhumaine, le mélange de l'horrible et du sublime dans la peinture de ces terribles et cruels événements engendrés par la guerre civile, les visions sinistres de Richard III, les emportements de l'amour maternel chez Marguerite d'Anjou, l'intensité du patriotisme dans *Henri V* révèlent une puissance créatrice et une profondeur d'émotion qui saisissent l'âme et émerveillent l'esprit.

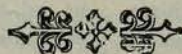
Dans *Henri IV*, Shakespeare commence à mêler la comédie à l'histoire, l'humour à la tragédie; il crée son immortel Falstaff, dont la reine Elisabeth est si charmée qu'elle demande au dramaturge une pièce dont il sera le héros, et aussitôt Shakespeare imagine cet amusant tableau des classes moyennes en province intitulé: *Les gaies Commères de Windsor*.

Le *Roi Jean sans Terre* est le plus faible, le plus indigne des rois de Shakespeare, comme *Henri V* en est le plus noble et le plus héroïque. Avec cette grande figure et les glorieux exploits qui aboutissent à la bataille d'Azincourt, le poète termine son épopée nationale; quand il reviendra aux fastes de l'histoire, ce sera pour se plonger dans l'antiquité grecque et romaine.

A l'époque où Shakespeare créait ces puissantes œuvres dramatiques, il faisait paraître son premier poème lyrique: *Vénus et Adonis*, qu'il appelait « le premier-né de son imagination », car alors les pièces de théâtre n'étaient pas considérées comme de la vraie littérature. Inspiré par Ovide, comme la *Lucrèce*, qui le suivit de près, par Tite-Live, ce poème et son successeur analysent la passion plus qu'ils ne l'expriment, et sont surtout remarquables par le sentiment de la nature et les descriptions exquis dont la fraîcheur les pénètre.

MARIE DRONSART.

(La fin au prochain numéro.)



CONSEIL



BIEN souvent, on a dit et constaté que les grandes vertus ne sont pas toujours de mise, pas plus que les grandes toilettes. Il faut certes les posséder, pour s'en servir dans les occasions de cérémonie, ou dans les occurrences extraordinaires; mais, de même que c'est la mise de tous les jours qui fait la femme élégante, ce sont les qualités usuelles, les vertus modestes, utilisables en toutes circonstances, qui font la femme agréable, vertueuse, propre à répandre le bonheur autour d'elle.

On plaisante un peu aujourd'hui des rares provinciales retardataires (elles se font de plus en plus rares, car la province n'a guère plus de ridicules et a su se débarrasser de ses travers en conservant ses qualités), on plaisante donc aujourd'hui des obstinées qui, satisfaites de posséder au fond de leur garde-robe une ou deux superbes robes de brocart ou de velours, des dentelles et des diamants, se vêtent d'ordinaire plus mal que leurs femmes de chambre, gardent pour le mari et la famille un stock de toilettes usées, défraîchies, et offrent aux regards de ceux qu'elles aiment le plus un aspect peu soigné et désagréable.

Que dira-t-on donc, mesdemoiselles, de la femme qui, prête à risquer sa vie pour les siens lors d'une épidémie, disposée à pardonner une grave injure, à sacrifier sa fortune à l'honneur de sa famille, etc., se tient pour satisfaite de la conscience qu'elle a de ces vertus en réserve, et se montre, dans la vie ordinaire, personnelle et même égoïste, susceptible, exigeante, acariâtre, que sais-je ?

On pourrait représenter à cette femme que, peut-être, l'occasion ne se présentera jamais d'utiliser les grandes vertus qu'elle possède ou croit posséder, et que, d'ailleurs, l'exercice des vertus modestes leur est une préparation.

De même qu'une personne habituée à porter de vieilles robes démodées, et à ne s'imposer aucune contrainte pour sa toilette, paraîtra gauche et embarrassée les rares fois où elle portera sa robe de cérémonie, je craindrais fort que celles qui se livrent couramment à leurs caprices, à leur égoïsme, à leur mauvaise humeur, ne soient singulièrement empruntées le jour où il faudrait faire preuve d'un dévouement héroïque, d'une générosité exceptionnelle, et surtout d'un acte même relativement simple d'oubli de soi.

D'ailleurs, comme je le disais, les occasions des grandes vertus sont rares, tandis que, chaque jour, ceux qui nous entourent nous demandent le bonheur comme un pain quotidien.

Persuadons-nous donc qu'être vraiment vertueuses, c'est pratiquer en tout temps et partout ces menues vertus, qui ne sont petites, du reste, que quant à l'objet qui les fait naître, car elles exigent toujours un grand empire sur soi, et surtout cette abnégation qui est, bien comprise, le mot de tout ce qu'il y a de bon et de grand ici-bas. Vous ne serez probablement jamais appelées à donner votre fortune ou votre vie pour ceux qui vous sont chers, mais chaque jour vous aurez, si vous voulez les rendre heureux, à leur sacrifier un de vos goûts, un de vos désirs, un de vos caprices; chaque jour, vous aurez à laisser tomber une petite rancune, à oublier une parole vive ou un manque d'égards; chaque jour, vous aurez à veiller sur votre humeur, à n'être pas fantasque, capricieuse, à faire montre de cette égalité qui est le charme, la paix du foyer domestique.

Méditez sur les petites vertus, exercez-vous-y; sans que vous y pensiez, elles formeront en vous tout ce qu'il faut pour pratiquer les grandes, si le moment en vient jamais pour vous.

M. MARYAN.

APRÈS L'ORAGE

*Le soleil par de là l'horizon disparaît ;
Une moite vapeur entoure la feuillée.
Et dans l'air rafraîchi, la verdure mouillée
Exhale jusqu'à nous un arôme discret.*

*Une ombre veloutée a baigné la forêt
En ce mat crépuscule exquisément noyée,
Et parmi les roseaux d'une branche ployée,
Deux merles, à mi-voix, chuchotent en secret.*

*A chaque plante perle une goutte irisée ;
Les bois sont imprégnés d'une odeur anisée
Et la brise frissonne à travers les taillis.*

*Quelque oiseau frôle encor les fourrés et les baises,
Les pique, les lutine avec un gazouillis,
Puis va se perdre au loin dans le soir. Tout s'apaise.*

ANDRÉ FOULON DE VAULX.

ADOPTÉE

SUITE

IV



ix ans se sont écoulés...

C'est à Paris, à l'hôtel d'His-tal, un soir de printemps; les grands appartements sont ouverts, les lustres allumés. A profusion, des fleurs sont répandues partout; il court, dans les branches multiples des lampadaires de bronze, des guirlandes de roses; il s'en enroule autour des colonnes de stuc qui soutiennent le plafond, artistement peint, du salon de réception; le réséda tapisse discrètement les embrasures, mêlé d'œillets multicolores qui piquent de leurs nuances vives ce fond un peu terne. Il y a des buissons de lilas dans les encoignures, l'orchestre disparaît derrière un massif de palmiers et d'autres plantes vertes, le chèvrefeuille et les marguerites blanches encadrent les glaces sans tain qui séparent les deux premiers appartements, et la dorure des autres disparaît aussi sous un cordon de fleurs embaumées; l'hôtel tout entier ne semble qu'un gigantesque bouquet, en lequel on pourrait circuler comme dans une féerie, un magique et immense bouquet de fête!

C'est une fête, en effet, celle de Nadine, la fête de ses dix-huit ans, à laquelle ses parents adoptifs ont convié tout Paris, en un bal qui doit compter parmi les fastes de la saison.

Il est dix heures, la marquise est prête; elle parcourt ses salons, jetant partout l'œil investigateur d'une experte maîtresse de maison; un sourire éclaire sa physionomie gracieuse: elle est satisfaite.

Les dix années qui viennent de passer ne semblent guère l'avoir touchée; sa taille est restée élégante, ses cheveux sont toujours un peu trop dorés, ses lèvres un peu trop rouges, son teint un peu trop frais, mais cela n'a rien de choquant et, à quelques pas, aux lumières, dans le charme d'une toilette de bal qui découvre la riche carnation des bras et des épaules, elle peut encore passer pour une jolie femme.

Le marquis s'est moins bien défendu contre les attaques du temps: il est devenu un peu fort, ses traits semblent durcis et, à travers ses derniers cheveux roux, apparaît un crâne d'ivoire. Mais il peut se passer de jeunesse, avec son grand air de

distinction, et l'intelligence qui se lit sur son front large, dans son regard profond.

— Eh bien! et Nadine? dit-il à sa femme, s'approchant d'elle.

— Patience, elle va venir!

— Toujours en retard, la coquette!

— Ne grondez pas; dans un instant, elle sera ici et nous n'aurons rien perdu pour attendre; je viens de passer par sa chambre. Ce qu'elle est jolie, ce soir!

— Allons, fit le marquis, souriant avec indulgence, c'est toujours votre poupée, je vois cela; vous avez, à la pomponner, un plaisir d'enfant.

— J'aime à la voir belle, bien arrangée, il est vrai, mais ce n'est pas une poupée. Je lui ai donné, Dieu merci, une éducation assez sérieuse et, depuis dix ans que je l'ai, nul ne peut dire que j'aie sacrifié mes devoirs envers elle à mon plaisir. Je me suis privée de sa présence autant que cela a été nécessaire et, si je ne l'ai pas mise en pension, j'ai été esclave de l'obligation de la tenir à l'écart du monde, si bien que c'est, pour ainsi dire, la première fois que, ce soir, on la verra.

— Officiellement, oui, reprit le marquis, toujours souriant; mais que de bals blancs, de *garden-parties*, de soirées au casino, au cours de danse ou ailleurs, vous oubliez! De très bonne foi, du reste, ma chère.

— En tous cas, cela ne lui a pas été nuisible et, aujourd'hui, elle est charmante.

— Charmante! Oh! charmante! dit le marquis, railleur; les plus beaux yeux de Paris, tout le monde le dira demain; mais, entre nous, convenez-en, un peu volontaire, la mignonne, un tantinet orgueilleuse, un brin capricieuse et tout à fait coquette.

— Je n'en conviens pas du tout; elle n'a pas de défauts graves. Elle a été très heureuse, cette enfant, cela l'a rendue un peu exigeante; mais elle a bon cœur, elle est exquise envers nous de gentillesses, de câlineries, de caresses.

— C'est bien le moins, et je dois rendre justice à votre observation; Nadine a le fond excellent; ses petits travers, puisque vous ne voulez pas qu'elle ait de défauts, résultent de son éducation.

— Alors, je l'ai mal élevée? fit la marquise, piquée.

— Non, mais vous l'avez abominablement gâtée. Allons, ne vous fâchez pas. Dans la situation qu'un jour Nadine tiendra de nous, il n'y a pas de mal. Avec trois cent mille francs de rente à la clef, il

est permis d'être vaniteuse, fantasque, entêtée, coquette et même davantage, personne n'y trouvera rien à redire.

— Je l'espère bien, dit la marquise, encore toute refroidie, comme chaque fois que l'on osait toucher à son idole.

Au même instant, la jeune fille entra.

Si, au milieu des appartements décorés avec une somptuosité sans égale et un luxe fou, on avait l'impression de se trouver dans un palais magique, en voyant Nadine y paraître, on avait celle d'être en face de la fée, maîtresse de ce lieu enchanté. On ne pouvait rien imaginer de plus parfait que la beauté de cette jeune fille, et sa vue causait un véritable éblouissement. D'une stature moyenne, qui ne lui ôtait ni la grâce des femmes petites, ni l'élégance de celles plus grandes, sa taille, admirablement mince et souple, faisait valoir les proportions exquises de son buste élancé; ses cheveux d'un blond incomparable, qui, sous la lumière, étincelaient comme de l'or pâle, sans qu'ils en eussent pourtant la nuance vive, blanchissaient un peu aux tempes, dans un ton infiniment doux, rappelant la gamme des blés mûrs. Son teint était littéralement blanc et rose, un teint d'enfance encore, et sous l'arc délicat du sourcil, brun par miracle, s'ouvraient, sous de longs cils, sombres aussi, de grands yeux d'un bleu intense, si bleus que, les voyant, on eût été tenté de crier à l'invraisemblance, s'il n'était bien connu que, pour leur couleur, les prunelles ne sont accessibles à aucun artifice. Le nez, droit et court, aux narines mobiles, rosées; la bouche plus gracieuse que petite découvrant les dents de perle; le sourire d'un charme irrésistible; le pied, la main, les épaules, dévoilées par la robe de bal, tout était à l'avenant. On eût dessiné et peint à plaisir une jeune fille pour symboliser la beauté, qu'on n'eût pu parvenir à un ensemble aussi parfait.

Et cette beauté idéale se présentait, comme un joyau de prix, sertie dans un entourage digne d'elle, qui ajoutait à sa valeur. La toilette de Nadine était un poème et un chef-d'œuvre : une vraie symphonie en blanc majeur, où se détachaient la tige et les feuilles vertes d'un grand lis blanc, brodé sur un des panneaux de la jupe, et que rappelait une branche de cette même fleur traversant le corsage.

La voyant, et bien qu'il fût prévenu, M. d'Histal recula d'admiration.

— Oh! oh! fit-il, ceci est de haut goût!

La marquise exultait.

— N'est-ce pas qu'elle est jolie? dit-elle.

— Oui, fit Nadine, souriante et satisfaite; je suis très contente de ma robe. Laferrière s'est surpassé; n'est-ce pas, mon père?

— Absolument, répondit le marquis.

— Aussi, je lui ferai encore faire ma prochaine toilette de bal; n'est-ce pas, mère?

— Comme vous y allez! reprit le marquis, qui

n'avait jamais pu s'habituer à tutoyer l'enfant, deux robes de bal par saison, chez Laferrière, c'est lourd, savez-vous, pour un budget de jeune fille?

— Oh! fit Nadine, avec un sourire absolument ravissant, mère me gâte tant qu'elle ne me refusera pas ce plaisir, surtout pour la première année où je vais dans le monde. N'est-ce pas, maman?

— Tu sais bien que je ne peux pas te résister et tu en abuses, fit la marquise, riant; je viens encore d'être grondée à ce sujet, il paraît que je t'ai fort mal élevée.

— Qui a pu avancer une pareille erreur? dit Nadine, malicieuse.

— Ton père.

— Lui! Oh! je le lui pardonne alors, fit-elle, enjouée. S'il dit cela, il se condamne lui-même; il me gâte autant que vous, ce bon père chéri! Mais il n'est pas si coupable, ni vous non plus, et je ne suis pas mal élevée, au contraire. Vous verrez tout à l'heure, ajouta-t-elle avec le sourire du légitime orgueil que justifiait sa beauté, si je ne vous fais pas honneur et si vous ne serez pas fière de votre fille à tous points de vue.

Elle s'était rapprochée de son père adoptif et, avec une câlinerie pleine de gentillesse, avait posé sur son épaule sa jolie tête.

— Vous êtes une petite charmeuse, c'est convenu! fit M. d'Histal, donnant une tape amicale sur sa joue ferme et rosée.

Puis, la prenant par la main.

— Voyons, lui dit-il, regardez un peu, au moins, l'arrangement de ces appartements et dites-moi s'il vous agrée. Mon vieil hôtel s'est mis en frais pour vous plaire; y a-t-il réussi?

— Oui, ajouta la marquise, tout cela est-il à ton goût? C'est ta fête, aujourd'hui, chérie, la fête de ta jeunesse; et rien n'est trop beau pour toi, pour que tu sois contente, gaie, heureuse, pour que l'aube de ta vie mondaine te sourie et t'encourage, te promettant mieux encore que le passé.

— Mieux, ce n'est pas possible, voilà dix ans que je vis en plein rêve; je ne souhaite qu'une chose, c'est de ne jamais m'éveiller.

Et, sérieuse, elle parcourut les salons, regardant à droite et à gauche les merveilleuses décorations.

Le marquis et la marquise étaient assis sur un canapé, resté près de la cheminée, dans le haut bout du premier salon; ils la voyaient, d'un œil évidemment satisfait, marcher de son pas souple et léger, s'avancer vers les buissons de fleurs, rectifiant ici la courbe d'une guirlande, là, respirant une rose.

Elle revint vers eux.

— C'est charmant, dit-elle, absolument charmant!

— Tu es contente, alors, interrogea la marquise; tu ne trouves rien à redire?

— Rien? appuya le marquis; pas la plus petite critique, Nadine, vous m'étonnez?

Elle sourit.

— C'est-à-dire que, si j'avais été consultée, je n'eusse pas mis là ces lilas : leur nuance est tuée par celle des pensées; puis c'est un coin demi-deuil qui détonne dans cette gaieté des roses et des œillets; j'aurais donc disposé ici les roses-roi et, là-bas, les lilas.

— C'est vrai, fit la marquise consternée, quel goût tu as, mignonne! Mais quel dommage qu'on ait commis cette faute! Si l'on sonnait, on aurait peut-être encore le temps de faire ce petit changement?

— Vous n'y pensez pas, répondit le marquis, haussant les épaules, vos invités vont arriver. Et puis, ce n'est qu'un détail insignifiant; personne ne le remarquera, soyez-en sûre. D'abord, moi, j'aime assez l'harmonie de cette gamme de violets.

— Mais Nadine qui ne l'aime pas!...

— Oh! reprit la jeune fille, je ne l'aime pas, c'est trop dire; j'eusse préféré autrement, mais mon père a raison, il est trop tard.

En effet, on annonçait les premiers invités.

Ce bal, d'un bout à l'autre, fut pour Nadine un éclatant triomphe. M^{me} d'Histal avait été sincère en disant qu'elle l'avait, jusqu'à présent, tenue aussi à l'écart du monde que possible; toutes ses relations la connaissaient, mais, officiellement, on ne l'avait pas encore vue, et jamais sous son nouveau jour de grande jeune fille, dans tout l'avantageux appareil d'une toilette de bal. Aussi, il était convenu d'avance que ce devait être une révélation.

Les cinq à six cents invités savaient qu'ils étaient conviés à venir voir Nadine et à l'admirer, ce dont ils ne se firent pas faute.

La plupart ignoraient qu'elle était la fille adoptive de la marquise. Il y a, dans le monde parisien un tel va-et-vient, ceux qui partent, ceux qui arrivent, ceux qui se placent tour à tour au premier rang, et ceux qui disparaissent, on ne sait où, que le souvenir de cette adoption n'avait pas surnagé dans ce mouvement de flux et de reflux. C'était à se demander même, tant la société se renouvelle vite dans ces milieux factices de la haute vie, — où tant de papillons se brûlent à la chandelle, — s'il y avait là encore quelque relation datant de dix années, et ayant été témoin de l'entrée de Nadine dans l'hospitalière demeure devenue la sienne. Elle nommait le marquis et la marquise : « Mon père! ma mère! » on l'appelait elle-même M^{lle} d'Histal. Pour presque tous, elle était donc la fille de M. et de M^{me} d'Histal, une des plus riches héritières de Paris, ce qui eût déjà suffi à la faire déclarer charmante; sa beauté aidant, on ne manqua pas de décider, à l'unanimité, qu'elle était aussi la plus jolie.

Tous les hommes s'empressaient autour d'elle; les uns pour lui faire leur cour; les autres pour la faire à la marquise, dont les réceptions étaient des plus brillantes, et l'honneur d'y être admis fort brigué; d'autres encore, pour se rendre favo-

rable le marquis, à la fois un financier très habile et un homme politique très influent.

Nadine répondait à tous ces hommages avec une coquetterie qui semblait naturelle et que l'on trouvait exquise. Elle plaisantait avec les jeunes gens, faisait des frais pour les hommes plus sérieux, dont la situation méritait plus d'égards; elle riait avec ses amies, qui l'entouraient comme un bataillon d'honneur; et, si elle avait pu l'air de se soucier des femmes plus âgées, elle gardait, cependant, pour quelques-unes d'aimables prévenances. Elle jouait, dans sa royauté éphémère, à la bonne princesse, gracieuse envers tous, avec une condescendance qui eût pu faire un peu sourire, mais personne n'y songea, et on lui accorda très bien, pour un soir, la puissance, l'autorité et la supériorité qu'elle-même s'attribuait sans réserves.

Le cotillon fut le clou de la fête, avec ses innombrables surprises. Nadine le conduisait. Au moment où il prit fin, on apporta devant elle une ravissante chaise à porteurs tout en fleurs; le marquis vint lui-même en ouvrir la portière; il en tira un magnifique bouquet d'orchidées des plus rares, et l'offrit à la reine de la fête, tandis que la marquise, près de lui, présentait en même temps un écrin de velours blanc où s'étalait un merveilleux collier de perles.

— C'est notre cadeau de fête, et ici, ajouta-t-elle, désignant la chaise à porteurs, tu trouveras des souvenirs pour tes amies.

Nadine, transportée, ayant chaleureusement remercié son père et sa mère, distribua à toutes les jeunes filles les charmants présents que recéléait la chaise fleurie : bijoux gracieux, mignons objets d'art, bibelots élégants, il y en eut pour tout le monde, et on eût pu entendre un intime de la maison murmurer à l'oreille d'un des invités :

— Ça, mon cher, c'est, avec le collier, un coup de cinq cents louis!

La fête prit fin, pourtant; le jour était levé depuis longtemps lorsque Nadine remonta dans sa chambre, toujours enfiévrée de plaisir et d'orgueil satisfait.

Sur sa table de peluche bleu ciel, elle vit une petite caisse qui venait du chemin de fer.

— Qu'est-ce? demanda-t-elle à sa femme de chambre.

— Un colis arrivé hier soir, et qu'on a oublié de remettre à mademoiselle.

Nadine se pencha pour lire l'adresse :

« Envoi de M. et M^{me} Serfaille. »

Elle n'alla pas plus loin, et, sans l'ouvrir, acheva de se déshabiller et de se mettre au lit.

Que lui importait le modeste cadeau que son vrai père et sa vraie mère, en se privant sans doute pour le lui offrir, lui envoyaient pour sa fête... N'avait-elle pas été comblée des plus magnifiques présents? Le prix du souvenir, que possédait seul celui-là, n'existait pas à ses yeux.

V

Nadine, depuis dix ans, était, malgré toutes les promesses de la marquise, retournée très peu à Curgeon. Celle-ci, voulant la faire entièrement sienne, avait jugé prudent de l'éloigner de ses affections de famille, de l'isoler de ses souvenirs d'enfance. En même temps, pour se l'attacher plus sûrement, elle satisfaisait toutes ses fantaisies, se conformait à tous ses désirs, ne contrevenait à aucune de ses volontés d'enfant, et ne lui adressait jamais non un reproche, mais même une seule observation. Une vraie mère, de celles dignes de ce nom, qui aiment assez leurs enfants pour sacrifier au bien de leur éducation leurs propres répugnances à les reprendre, n'eût pas agi ainsi, mais M^{me} d'Histal, n'étant pas une vraie mère, n'en pouvait avoir le dévouement. Elle se rendait parfaitement compte des devoirs que lui créait son adoption, mais en avait remis à plus tard l'accomplissement. Pour le moment, il s'agissait de se faire aimer de la fillette, de remplacer dans son cœur les parents éloignés, et elle s'y était employée de son mieux.

Elle n'avait pas tardé à y réussir : l'enfance est oublieuse. Bientôt, le souvenir de son père, de sa mère, de ses frères, de ses sœurs, de la maison paternelle ne fut plus, pour Nadine, que l'image lointaine d'un passé mort. Les distractions que la marquise multipliait sous ses pas l'empêchaient de retourner, par la pensée, au foyer abandonné et, peu à peu, en effaçaient la mémoire en elle. Puis, cédant, dans sa fruste nature d'enfant, au dangereux penchant humain qui nous fait nous plaire avec qui nous cède, nous flatte et nous amuse, elle s'accoutuma très vite à sa nouvelle vie. Et lorsque vint le moment, redouté par la marquise, où l'enfant, qui ne se croyait primitivement partie de Curgeon que pour quelque temps, aurait pu lui poser une question relative à son retour, cette question ne vint pas. Tacitement, Nadine se sentait là pour toujours.

Elle s'attacha vite aussi à la marquise, dont le tempérament affectueux, du reste, attirait la sympathie; mais cet attachement, tout en succédant à celui qu'elle avait eu pour sa mère, et en le remplaçant, ne lui ressemblait pas. Il y avait moins de cet abandon, de cette confiance qu'on apprend sur les genoux des mères et sous leurs baisers, alors que, par les soins que réclame notre enfance, nous continuons à ne faire qu'un, pour ainsi dire, avec elles.

En revanche, il y avait plus de reconnaissance pour la sollicitude accordée, comme si cette âme d'enfant se fût rendue compte que c'était un bienfait libéralement donné, et non une chose due ainsi que la tendresse prévoyante des mères. Enfin, il y [entrait une grande dose d'admiration pour

cette belle personne gaie, brillante et parée qui incarnait, aux yeux ingénus de Nadine, la beauté, l'élégance et l'esprit. Aussi, lui inspirait-elle encore une sorte de respect, car l'enfant n'avait pas eu occasion, jusqu'à présent, de rencontrer d'autres personnes aussi bien douées par dame Fortune et dame Nature.

Ces sentiments persistèrent en elle à mesure qu'elle grandit; ils s'accrochèrent même et s'augmentèrent d'un nouveau. Appréciant tout ce qu'elle devait à sa marraine, tout ce qu'elle avait encore à en attendre, elle comprit que son devoir, comme son intérêt, était de lui être agréable. Elle n'eut pas grand effort à s'imposer; M^{me} d'Histal s'était, sans le savoir, engagée si loin dans son système de faiblesse et de gâteries qu'elle n'aurait plus pu revenir en arrière, et elle restait soumise aux moindres volontés de la jeune fille, comme elle l'avait été à celles de la fillette, à l'affût de ses plus fugitifs désirs pour les combler. Dans ces conditions, il n'était pas difficile à Nadine de vivre avec elle en parfaite harmonie, et elle n'eut à triompher que de quelques mouvements de mauvaise humeur, de quelques colères enfantines, de quelque dépit, parfois, lorsque les circonstances venaient entraver la réalisation de ses projets ou de ses souhaits. Si elle vint à bout d'en réprimer à peu près l'expansion, elle ne se corrigea pas des sentiments qui les inspiraient. Les germes dangereux qu'avaient déposés en elle l'absence de toute réprimande, jointe à la flatterie et à l'adulation, y fermentèrent secrètement; ils y firent naître l'orgueil, l'amour-propre exagéré, avec son inséparable compagnon, l'égoïsme.

Sous l'empire de ce dernier, son cœur se ferma à tout ce qui n'était pas elle; la frivolité et l'amour du plaisir s'y établirent en maîtres, et le désir de plaire, de briller, de jouer un grand rôle sur la scène du monde, devint, avec celui de s'amuser, le mobile de toutes ses actions.

Ces tendances, qui commencèrent à se dessiner dès sa douzième année, à défaut de M^{me} d'Histal, trop aveuglée pour s'en apercevoir, des maîtresses sages eussent pu les deviner et les combattre. Mais la jeune fille n'eut jamais autour d'elle d'influence de ce genre. Sa marraine n'avait pas voulu la mettre en pension. « Ce n'aurait pas été la peine, disait-elle, de prendre une fille pour s'en priver ainsi de gaieté de cœur. » Elle avait donc eu une institutrice, des professeurs de toute sorte; elle avait suivi des cours, et comme elle était intelligente, avec du courage, de la volonté et de l'amour-propre, elle avait bien travaillé, et son éducation, brillante et soignée, était la gloire de M^{lle} Bournachat, qui la lui avait donnée.

Cette excellente personne, qui courait vers la cinquantaine, eût pu, sous le rapport moral, faire beaucoup de bien à Nadine, mais, un peu servile et très timide, elle n'osa pas.

D'une condition plus que modeste appelée

presque subitement, par son mérite et son réel savoir, à l'honneur d'élever M^{lle} d'Histal, elle en avait été éblouie et avait pris de suite, même en face de son élève, une position dépendante.

Elle n'eût osé gronder ni punir la charmante enfant, que M^{me} la marquise aimait et gâtait si fort ! Sa haute situation lui inspirait une vraie déférence. On lui avait confié le soin d'assurer son instruction : elle s'en acquittait de son mieux ; quant à se mêler de son caractère, de sa conduite, de ses sentiments, jamais elle ne l'eût risqué ! On ne l'en avait pas chargée, elle eût cru commettre une grande indiscretion, et, calquant sa façon d'être envers Nadine sur celle dont usait, à son endroit, sa marraine, elle l'admirait profondément.

Dans ces conditions, il avait été heureux pour Nadine qu'elle eût à la fois le goût de l'étude, l'ambition d'être instruite et une grande facilité de travail, car M^{lle} Bournachat, ne disposant avec elle d'aucun des moyens d'action des professeurs sur leurs élèves, inévitablement, elle n'eût rien appris. Les jours où elle avait décidé qu'on n'étudierait pas de leçons, on n'en étudiait pas ; les jours où, par contre, il lui passait par la tête de faire un devoir d'histoire ou de style, elle y employait toute sa journée. Cela eût été encore bien incomplet et bien imparfait, si l'émulation que Nadine trouva au cours n'était venue réglementer ce programme par trop fantaisiste. Elle eut l'orgueil d'être, là comme partout, la première ; pour cela, elle se soumit à tout ce que son institutrice lui enseignait. Seulement, quand, aux compositions, elle avait une mauvaise place, ce qui, heureusement, était rare, elle faisait une scène à M^{lle} Bournachat, l'accusant de l'avoir mal préparée.

Tout ceci se passait en dehors de M^{me} d'Histal, qui, bien qu'adorant sa fille adoptive, ne lui avait rien sacrifié de sa grande vie mondaine. L'élève passait, avec son institutrice, tous les moments où ces obligations de société absorbaient sa marraine. Dès que la marquise pouvait s'occuper d'elle, elle n'y manquait pas ; la faisant appeler pour les repas, les promenades au bois, même les visites très intimes. Elle se paraît de cette jolie fillette comme d'un bijou récemment acquis.

Lorsqu'elle demandait Nadine, et que M^{lle} Bournachat la lui amenait, brièvement, la marquise l'interrogeait :

— Eh bien, mademoiselle, êtes-vous satisfaite de votre élève ?

— Très satisfaite, madame la marquise, répondait M^{lle} Bournachat, qui savait qu'il n'eût pas fait bon de ne pas au moins le paraître, mademoiselle travaille comme un ange !

— Eh bien, nous allons la récompenser ; je lui donne congé, je la conduirai au Cirque.

Il fallait parfois, lorsqu'elle fut un peu plus grande, que Nadine refusât la partie de plaisir.

— Mère, c'est impossible, c'est jour de cours !

M. d'Histal eût assurément élevé l'enfant bien

plus sérieusement, mais il ne s'en occupait pas. Sa femme avait voulu un joujou nouveau, il le lui avait accordé. Il souriait à sa gentillesse, prenait plaisir à voir les jouissances que la fillette procurait à la marquise, mais se moquait un peu de ses grandes effusions maternelles, car il ne partageait nullement les illusions de sentiments dont elle se berçait. Nadine lui était indifférente, autant que peut vous l'être une enfant qui grandit sous vos yeux.

Il n'avait pourtant pas, car c'était un esprit juste et droit, cru devoir laisser ignorer à sa femme les responsabilités qu'elle assumait en adoptant cette fillette. L'en ayant avertie, il s'en tenait là, absorbé, du reste, de plus en plus et presque entièrement, par sa vie politique, qui en faisait un personnage de haute importance.

Il passait donc à Paris huit grands mois de l'année. Au 15 juillet, la marquise partait pour les eaux, pour un voyage quelconque, et le mois de septembre les retrouvait dans leur splendide terre de Blandeucq, dans le Boulonnais, où ils restaient jusqu'à l'hiver.

C'était pendant ce séjour qu'annuellement, M^{me} d'Histal menait Nadine à sa mère ; elle n'aimait pas l'y envoyer sans elle, craignant toujours (bien à tort pourtant !) la puissance des affections du sang, qui pouvaient lui reprendre le cœur de sa fille adoptive, et elle ne restait là-bas que quelques jours.

M^{me} Serfaille, très doucement, s'en plaignait.

— Tu m'avais promis mieux, disait-elle.

Les premières années, la marquise répliquait :

— Mais c'est pour le bien de cette petite ; si je la laisse s'acclimater ici, elle ne voudra plus revenir avec moi, ou bien, elle souffrira, s'ennuiera...

Et pour ce bien de son enfant, qui lui avait déjà coûté le grand et douloureux sacrifice, M^{me} Serfaille faisait encore celui-là.

Quelques années plus tard, au même discret reproche, M^{me} d'Histal, alors, répondait, en riant, car elle était plus sûre de son pouvoir :

— J'ai toujours peur de vous ; c'est terrible, sais-tu, la tendresse d'un vrai père, d'une vraie mère ? Je crains sans cesse que tant d'années d'efforts deviennent inutiles et que Nadine ne me quitte pour vous. Or, vois-tu, maintenant que tu me l'as donnée, si tu me la reprenais, je crois que j'en mourrais !

Et M^{me} Serfaille retenait ses larmes et se résignait !...

Elle sentait, du reste, chaque année davantage, que sa fille n'était plus à elle, qu'à ses yeux, elle n'était désormais, elle, la vraie mère, qu'une étrangère, et cela lui torturait si fort le cœur que ces visites, sur lesquelles, naguère, elle comptait comme sur une compensation de l'absence, une provision de joie qu'elle ferait, en quelques jours, pour tout un an, ces visites, elle en vint à les redouter autant qu'à les désirer. Et dans ce sentiment, pas une

fois, bien que son amie l'y eût engagée à plusieurs reprises, elle n'alla voir sa fille à Paris.

Si M. Serfaille souffrait aussi de la séparation qu'il avait en quelque sorte imposée, il n'en laissait rien deviner. Au contraire, la vue de Nadine, dans la situation brillante où il l'avait voulue, lui paraissait la récompense de son sacrifice, venant déjà l'en dédommager; et il attendait toujours, avec impatience, le retour du mois de septembre, qui amenait à Curgeon la jeune fille et sa marraine.

Cette année-là, leur voyage devait être avancé. Trois semaines après le bal des dix-huit ans de Nadine, M. et M^{me} d'Histal se préparaient à quitter Paris, lorsqu'une dépêche vint les surprendre. Une tante du premier, dont la mère était d'origine autrichienne, lui télégraphiait, de son château du Tyrol, qu'elle venait de perdre subitement sa petite-fille, une orpheline de dix-huit ans, unique rejeton de toute une famille disparue, qui vivait auprès d'elle depuis la mort de ses parents. La pauvre vieille dame, si éprouvée, réclamait de suite son neveu, le seul parent qui lui restât.

Le marquis partit immédiatement et passa quinze jours là-bas.

Sa femme l'attendait à Paris avec Nadine, toute désolée de ce contre-temps dans leurs projets d'été.

Lorsque M. d'Histal revint, il y apporta un bien autre dérangement.

Sa vieille parente ne pouvait supporter l'isolement affreux où la laissait cette mort inattendue; elle demandait à M^r et M^{me} d'Histal de venir passer quelque temps chez elle pour l'habituer, peu à peu, à la réalité de cette perte cruelle.

— Et? interrogea la marquise.

— J'ai répondu que nous ne lui refuserions pas ce qu'elle souhaite; au lieu de passer le mois d'août aux eaux, nous le passerons en Tyrol. C'est un pays délicieux, que vous ne connaissez pas, le château est superbe; ce sera un beau voyage.

— Qui ne me dit pas grand'chose! Qu'en pensez-vous, Nadine?

— Il n'y a pas à choisir, reprit le marquis, très absolu, il faut que nous y allions; les convenances l'exigent, et nos intérêts aussi. Je suis, à présent, le seul héritier de la grande fortune de ma tante; elle m'en a parlé très clairement. Elle souhaite vous connaître; si je refuse d'obtempérer à son désir et que je la mécontente en ne vous conduisant pas près d'elle, elle appellera une de ses cousines éloignées, qui pourra nous remplacer dans ses bonnes grâces et dans son testament. Et ce ne serait que justice: on ne doit prendre souci que de ceux qui prennent souci de vous.

— Eh bien! alors, nous irons, fit la marquise, vite résignée. Ah! c'est vous qui êtes l'héritier de la comtesse? C'est drôle, je n'y avais pas pensé. Et sa fortune est considérable...

Puis, se penchant vers Nadine et l'embrassant :

— Ce sera encore pour toi, tout cela, chérie. Dieu, que tu seras riche un jour!

— Le plus tard possible, répondit la jeune fille, à laquelle l'idée de ce voyage ne déplaisait plus du tout.

— En tous cas, il faut nous occuper de notre départ, reprit la marquise; voyons, que te manque-t-il pour te mettre en route?

— Nadine ne peut être des nôtres, intervint le marquis avec autorité, car il savait que son opposition allait amener des protestations que, d'avance, il voulait anéantir. Vous n'y pensez pas, Odile, mettre sous les yeux de cette pauvre mère, qui pleure une enfant de dix-huit ans, une jeune fille du même âge? C'est impossible, elle ne nous accompagnera pas.

— Où irai-je alors, moi? fit la jeune fille, éplorée et subitement en larmes.

— Vous irez passer un mois à Curgeon, chez vos parents; nous vous reprendrons à notre retour.

Et, voyant que la marquise allait réclamer, il ajouta un peu durement :

— N'insistez pas, Odile, vous me feriez de la peine; il en sera comme je l'ai dit.

IV

Tout se passa comme le marquis l'avait décidé : c'était un homme froid, doux, qui laissait faire chez lui beaucoup de choses qu'il n'approuvait pas toujours, par condescendance ou par indifférence, mais il avait une volonté très ferme et, lorsqu'il l'exprimait, entendait que l'on s'y conformât.

Les instances que fit M^{me} d'Histal pour emmener sa chère Nadine, ou bien rester avec elle, n'eurent donc, sur sa décision, aucune influence. Quant à la jeune fille, bien qu'absolument navrée de ce qu'elle appelait son mois d'exil, elle ne dit pas à son père adoptif un mot pour s'en faire exempter. Quoiqu'il eût toujours été parfaitement bon pour elle, Nadine le craignait. Jamais elle n'avait été, avec lui, en confiance comme avec sa marraine. Par cette intuition naturelle de l'enfance, plus perspicace souvent qu'un raisonnement, elle avait senti que ce n'était point lui qui l'avait appelée sous son toit, qu'il l'y tolérât, plutôt qu'il ne l'y retenait.

Cette impression, lorsqu'elle fut assez âgée pour s'en rendre compte et la discuter, la porta à être naturellement gentille pour lui, à lui épargner le spectacle des caprices, des boutades et des mouvements de mauvaise humeur dont elle ne faisait pas toujours grâce à sa mère. Cette conduite, du reste, lui était en quelque sorte dictée par la marquise qui, sous l'empire d'un sentiment pareil au sien, craignait toujours qu'elle ne déplût à son mari. Elle prenait mille précautions, que Nadine devinait, pour lui cacher les torts de l'enfant, ses défauts, ses petites frasques. Elle cherchait aussi à

lui cèler l'excès de son indulgence et de ses gâteries dont, craignant des reproches, elle était un peu honteuse. Elle disait à Nadine :

« Ne te fâche pas, ton père est là ! Ne crie pas, ton père pourrait t'entendre. » Ou bien : « Surtout, ne raconte pas à ton père ta méchanceté de tantôt ; il me gronderait de t'avoir pardonné ! » « Ne montre pas à ton père cette poupée que je t'ai achetée hier, ne lui dis pas que je t'ai menée au cirque, au bois, à cette matinée... »

L'enfant se conformait à ses recommandations et en pénétrait le sens. Elle devait ménager le marquis et n'y manquait pas.

Ce fut donc à sa marraine qu'elle confia son désespoir de devoir rester un mois séparée d'elle et, surtout, enfouie dans ce coin perdu de province, qui n'avait plus, à ses yeux, le charme du foyer paternel. Et ce fut à ses supplications que l'on put attribuer l'opposition que la marquise mit d'abord aux projets de son mari.

Lorsqu'elle eut reconnu son impuissance à les faire modifier, M^{me} d'Histal entreprit de consoler Nadine. Un mois était vite passé, on s'écrivait souvent ; puis c'étaient les vacances, la jeune fille trouverait à Curgeon la maison pleine ; ses frères, ses sœurs, revenus pour deux mois, l'entoureraient d'animation, de gaieté...

Devant la répulsion que Nadine témoignait pour ce séjour, la marquise avait été entièrement tranquillisée. Elle n'avait plus rien à redouter, on ne lui reprendrait pas sa fille, là-bas, d'aucune façon ; elle l'avait définitivement conquise sur le passé et les liens du sang.

Un des premiers jours d'août, M^{me} d'Histal arriva donc à Curgeon, amenant Nadine.

Si l'oubliuse enfant n'y venait qu'à contre-cœur, elle était attendue à bras ouverts et, pour M^{me} Serfaille, le séjour annoncé était une joie profonde. La tendre mère n'avait jamais pu s'accoutumer au sacrifice, librement consenti, mais pourtant imposé par un concours de circonstances qui avait vaincu sa volonté. Elle souffrait, plus encore que de l'éloignement et de l'absence, de la distance d'âme qui, chaque année, allait grandissant entre elle et sa fille, et souhaitait réagir contre cette séparation. Aux courtes visites que Nadine lui faisait, jamais elle n'avait osé essayer, gênée par la présence de son amie ; puis les heures qu'on lui accordait étaient si brèves que, entre la joie de l'arrivée et la tristesse du départ, elle n'avait pas le temps voulu, dégagée de ces émotions diverses, pour tenter de reprendre un peu son enfant ! Aussi était-elle toute heureuse, toute joyeuse de cette occasion inespérée qui lui donnait, pendant un grand mois, sa fille à elle seule, et comptait-elle bien en profiter.

Elle alla au-devant des voyageuses à la gare, en voiture, avec son mari ; et tout son jeune monde, pour lequel, même partiellement, il n'y aurait pas eu place, attendit avec impatience, sur le seuil de la petite maison, la grande sœur parisienne, qui en

imposait un peu, mais que, grâce aux leçons maternelles, on n'avait pas désappris d'aimer.

Nadine revit son père, sa mère, sans effusion aucune, plus occupée de savoir si la marquise, qu'elle appelait avec affectation « ma chère maman », était bien, n'avait pas trop d'air, trop de soleil, que de répondre aux affectueuses questions de M^{me} Serfaille.

Lorsqu'elle descendit dans la cour de la ferme, où étaient réunis ses frères et sœurs, elle ne fut pas plus expansive. Alexis vint ouvrir la portière de la voiture ; c'était un très beau garçon de vingt-trois ans, brun, aux traits énergiques, mais au regard bon comme celui de M. Serfaille, auquel il ressemblait ; il s'occupait de culture avec son père et, depuis la fin de ses études, ne l'avait pas quitté.

Nadine lui serra la main, sans plus, comme à un indifférent.

Elle ne put refuser d'embrasser Suzanne, sa sœur aînée, qui s'avancait tendrement vers elle, mais esquiva par un geste de tête, une main tendue, une petite tape protectrice sur la joue, les caresses de ses jeunes frères, Adrien et Gaston, et de ses gentilles petites sœurs, Lucie et Juliette, dont la dernière avait dix ans.

Ces enfants, déjà un peu intimidés par la présence si rare de cette belle demoiselle, qui ne leur semblait plus guère leur sœur, mais pourtant venus à elle avec la confiante simplicité de leur bon cœur, furent tout déçus, tout refroidis, tout attristés par l'accueil que Nadine leur avait fait. Et la scène eût été embarrassante et pénible, si M^{me} d'Histal n'avait sauvé la situation par sa franche cordialité et l'entrain de ses réflexions.

— Alexis, bonjour, disait-elle. Et Suzanne ! Dieu, comme elle embellit ! La voilà presque aussi jolie que Nadine, cette fille majeure ! Car vous l'êtes, n'est-ce pas, depuis quelques jours ?

Et sans attendre la réponse, passant aux jeunes gens.

— Eh bien, Adrien, et le bachot ? Quoi, déjà passé avec succès ! Mais vous n'avez que seize ans !... Et vous, Gaston, c'est dans trois ans ? Jeanne, ma chère, tes enfants sont des prodiges !

Elle attira ensuite la gentille Lucie qui, câline et douce, rappelait sa mère.

— Eh bien, chérie, on ne s'ennuie pas en pension ? Non, n'est-ce pas, une grande fille de quinze ans ; puis Juliette ne va-t-elle pas aller vous tenir compagnie bientôt ?

Ce fut Nadine qui coupa court à ces épanchements.

— Chère mère, dit-elle, si nous montions dans votre chambre ; vous devez avoir besoin de vous reposer et de vous rafraîchir un peu après ce voyage ?

— Moi, pas le moins du monde, répondit joyeusement la marquise ; mais, si tu le veux, montons ; nous donnerons les clefs de nos caisses à la femme de chambre, et elle pourra déballer les petits

cadeaux que tu as apportés à tes frères et sœurs.

Ces dames ne redescendirent guère avant le souper, Nadine, sous mille prétextes, ayant retenu sa marraine en haut.

Il faisait très beau et très chaud ; on alla s'asseoir, en attendant le repas, sur cette étroite terrasse du bord de l'eau, que la marquise aimait tant. Elle trouvait tout charmant : le paysage, les fleurs, la maison, tout lui était prétexte à s'extasier et à dire à ses hôtes des choses agréables que, très sincèrement, elle pensait.

Nadine gardait un silence un peu dédaigneux, très différent de son habituelle gaieté. A table, où elle était placée près d'Alexis, dès le premier plat, chose que n'eût jamais faite M^{me} d'Histal avec son tact délicat, elle renvoya, sur son assiette, son couteau et sa fourchette, ainsi qu'elle en avait l'habitude chez sa marraine ; mais le service de M^{me} Serfaille ne valait pas celui de la marquise ; discrètement, la jeune bonne, qui servait, remit près d'elle les objets rendus.

— Ah ! pardon, fit-elle, tout haut, j'avais oublié...

— Tu n'es plus à Paris, lui dit son frère, plaisantant.

Avec un sourire amer, elle répondit :

— Je ne le vois que trop, hélas !

Et, à ce mot cruel, M^{me} Serfaille, qui l'avait entendu, eut le cœur serré comme par un étau de fer.

D'ordinaire, l'attitude de Nadine était autre à Curgeon ; elle affectait bien d'y vivre en étrangère, prenait avec sa famille des petits airs protecteurs, mais était gracieuse, enjouée, aimable.

Cette fois, dépitée du séjour qu'on lui imposait, elle en rendait, avec un illogisme qui échappait à son entendement, comme responsables ses pauvres parents, et l'on eût dit qu'elle voulait se venger sur eux de la contrainte qu'elle devait subir.

M^{me} d'Histal partait le lendemain matin.

M^{me} Serfaille voulut aller la reconduire à la gare et Nadine l'accompagna.

Lorsque ces dames eurent pris place dans le grand break, M^{me} Serfaille dit :

— La femme de chambre pourra monter près du cocher.

— Mais je ne l'emmène pas, répondit la marquise, c'est celle de Nadine, je la lui laisse. Est-ce que cela te gêne, ma chère Jeanne ?

— Un peu, dit celle-ci franchement ; ces domestiques parisiens, tu sais, un mois dans nos intérieurs de campagne, si simples !... Il vaudrait mieux que tu la remmenasses ou que tu la renvoyasses chez elle.

— Mais comment fera Nadine, qui ne s'habille jamais seule ?

— Ses sœurs l'aideront, dit M^{me} Serfaille.

— Ce ne sera pas la même chose, dit à son tour la jeune fille, très visiblement contrariée ; je regrette de vous gêner, ma mère, mais ma chère maman vous dira elle-même que je suis habituée aux soins de Céline et que je ne puis absolument m'en passer.

— Du reste, fit M^{me} d'Histal, s'adressant à son amie, elle ne te gênera pas ; c'est une très bonne fille, très discrète, tu verras. Et comme le service de Nadine ne l'absorbera pas tout le temps, tu pourras l'utiliser en lui faisant passer en revue la garde-robe de tes filles ; elle est fort adroite.

— Oui, affirma Nadine, elle pourra leur arranger quelques toilettes et, ajouta-t-elle avec un mauvais rire, s'adressant à sa marraine, ce ne sera pas un malheur ! Suzanne avait hier un corsage qui lui allait d'un mal, mais d'un mal !...

M^{me} Serfaille ne répondit pas ; elle avait les yeux pleins de larmes, moins des exigences et de l'ironie dédain de sa fille que d'un trait remarqué entre cent.

Tout à l'heure, s'adressant à elle, Nadine l'avait traitée d'un froid et cérémonieux « ma mère », tandis qu'elle avait gardé pour M^{me} d'Histal l'affectueuse appellation : « ma chère maman ».

A la gare, le train était là ; la marquise y monta de suite, non sans avoir bien des fois embrassé sa fille adoptive ; et les portières étaient refermées, le signal donné, que Nadine, tout en larmes, se dressait sur le marche-pied pour lui serrer encore la main.

Lorsque, le train partant, elle sauta sur le quai et se retourna, M^{me} Serfaille vit son joli visage baigné de pleurs ; et ces larmes lui déchirèrent le cœur.

— Nadine, lui dit-elle doucement, mettant dans sa voix toute sa tendresse et prenant affectueusement le bras de la jeune fille, je t'en prie, ne te désolais pas ainsi ; tu ne quittes ta chère marraine que pour un mois, et tu restes avec ta mère qui t'aime tant, ta vraie mère !...

Mais Nadine, farouche, se dégageant et montrant du doigt le train qui s'en allait :

— Ma vraie mère, maintenant, c'est elle.

M^{me} Serfaille ne trouva rien à répondre à la dureté de ce propos ; elle fit monter sa fille en voiture, s'y plaça près d'elle, la laissa à ses larmes, le cœur trop plein, trop gros pour pouvoir dire un seul mot. Elles revinrent en silence à la ferme.

Oh ! que M^{me} Serfaille souffrait !... Ni la séparation, ni l'abandon moral consenti, ni la froideur de Nadine n'avaient pu lui ôter sa fille du cœur. Elle l'aimait comme au jour où, l'âme déchirée, elle l'avait donnée à une autre ; dans l'équitable partage de son affection, Nadine avait sa part égale à celles de ses frères et sœurs. Et en retour de cette tendresse profonde, fidèle, dévouée jusqu'à l'immolation, que trouvait M^{me} Serfaille en Nadine ?...

Mais elle ne l'accusait pas ; dans sa droiture parfaite, elle ne pouvait pas l'accuser ; sa fille avait été cruelle en lui disant la sanglante vérité, mais c'était la vérité... Depuis dix ans, ce n'était plus elle la mère de cette enfant...

MARY FLORAN.

(La suite au prochain numéro.)

ROBE D'AIEULE

I



Ce jour-là, suivant l'expression imagée dont se servit la vieille Fantik lorsqu'elle vint, après le déjeuner, ranimer le feu de sa maîtresse, la marquise de Trélanyon, on plumaît les oies au Paradis, et je vous prie de croire qu'on y allait de bon cœur, car en moins d'une heure, le parterre, les arbres du parc, les moindres saillies du château, tout était devenu blanc !...

Dès les premiers flocons, M^{me} de Trélanyon avait abandonné le coin de la cheminée pour rapprocher son fauteuil de la fenêtre et, bien installée, une bonne chaufferette sous les pieds, elle regardait tourbillonner les jolies plumes qui tombaient du ciel gris en se dépêchant comme si elles se sentaient attendues sur la terre.

Son fin visage de vieille, encadré de deux grosses boucles blanches, légèrement jaunies par le voisinage de la neige, se profilait sur les vitres où une buée légère s'était formée.

De temps à autre, la marquise pour reposer ses yeux, éblouis par la grande lumière crue du dehors, les reportait sur les objets qui l'entouraient et qu'elle avait toujours vus à la même place depuis l'époque lointaine où elle était arrivée, toute jeune mariée, dans le vieux château de Trélanyon : les meubles Louis XIII, en ébène curieusement fouillé, les antiques tapisseries de Hollande, les portraits de famille, et, parmi ces derniers, celui qui lui faisait face en ce moment, un pastel du siècle dernier représentant une jeune femme, presque une enfant, dont la figure ronde, aux yeux bruns, au front fuyant sous les cheveux poudrés, portait je ne sais quelle expression de timidité effarouchée qui semblait réclamer l'indulgence de ceux qui la regardaient : au bas du cadre, on lisait sur une plaque de cuivre, surmontée d'armoiries : *Hélyette de Trélanyon, 1773-1794*.

La marquise connaissait trop bien toutes ces vieilles choses pour s'attarder à les contempler ; du reste, son esprit était ailleurs :

— Quel affreux temps ! pensait-elle. Il est heureux que Ghislaine n'ait pas imaginé de se marier en janvier !... Le docteur ne m'aurait pas autorisée à partir pour Paris !... Au mois d'avril, au contraire, ce voyage sera délicieux !... Je serais si contente

d'assister au mariage de ma chère petite-fille ! Ce bon Richard... je crois qu'il rendra Ghislaine heureuse... C'est tout à fait le mari qu'il fallait à cette mignonne... Avec sa petite tête volontaire, elle a besoin d'un *gouvernail*... Richard lui en tiendra lieu !... Ah ! on a bien raison de dire que les extrêmes s'attirent !... Qui aurait jamais pu penser que lui, un homme sérieux, un vrai bénédictin qui ne semblait pas avoir d'autres préoccupations que ses grands travaux historiques et ses œuvres de charité, irait se coiffer de cette Ghislaine qui est encore si enfant !... Il a dû frotter bien soigneusement les verres de son lorgnon, monsieur mon petit-neveu, le jour où il s'est avisé que sa cousine avait renoncé aux jupes courtes et qu'elle avait le bon esprit d'être jolie comme un amour !... Pauvre chérie !... elle mérite bien son bonheur !... elle est si spontanée, si affectueuse... un peu *soupe au lait* seulement... tout le portrait de son père d'ailleurs...

M^{me} de Trélanyon en était là de ses réflexions lorsque la cloche de la grille, mise en branle par une main vigoureuse, carillonna longuement.

— Qui peut venir par un temps pareil ? se demanda la marquise, avec un tressaillement involontaire.

Quelques minutes après, on heurta à la porte et le valet de chambre parut, un plateau d'argent à la main.

Le bon Alain, tout comme sa femme Fantik, n'était plus jeune : il était même très vieux et, par les temps humides, il souffrait cruellement de ses rhumatismes. On avait dû lui adjoindre, depuis quelques jours, un garçon d'une trentaine d'années que l'on traitait en gamin à l'office et qui ne s'en plaignait pas d'ailleurs, ne trouvant pas trop désagréable ce rôle nouveau d'enfant gâté.

— Qu'est-ce que c'est, Alain ? demanda M^{me} de Trélanyon.

— Un télégramme pour madame la marquise.

— Un télégramme ?... Donne vite !... Mon Dieu, pourvu que ce ne soit pas une mauvaise nouvelle !... Ces petites machines bleues n'annoncent jamais rien de bon !

Les mains de la marquise tremblaient en cherchant ses lunettes sur la petite table placée auprès d'elle, puis en détachant la bande pointillée qui fermait la dépêche. Ce furent ensuite les plis qui firent des façons pour s'ouvrir ; ils s'y décidèrent enfin et M^{me} de Trélanyon lut :

« Ghislaine arrivera ce soir, quatre heures.

« TRÉLANYON. »

Alain n'avait pas quitté la chambre ; il était comme sa maîtresse ; les messages du télégraphe le troublaient toujours et, prévoyant quelque malheur, il avait voulu rester à portée de voix.

M^{me} de Trélanyon se retourna vers lui.

— En voilà une nouvelle! dit-elle. M^{me} Ghislaine qui arrive ce soir à quatre heures!

— Tant mieux, madame la marquise!... Personne ne s'en plaindra ici!... Est-ce que M. le marquis accompagne mademoiselle?...

— Je ne le crois pas! La dépêche ne parle pas de lui... Alain, tu diras à Fantik d'allumer tout de suite un grand feu dans la chambre de la marquise Hélyette pour en chasser l'humidité. A trois heures, tu donneras l'ordre d'atteler pour aller à la gare... Il faudra mettre une bouillote dans le coupé... Cette pauvre petite va nous arriver glacée... D'ailleurs, que Fantik vienne me parler lorsque la chambre sera prête...

Restée seule, la marquise reprit le télégramme :

« Ghislaine arrivera ce soir, quatre heures. »

C'était bien cela qui était écrit, et cette courte phrase toute simple plongeait la vieille dame dans un abîme de perplexités. Que s'était-il passé pour que sa petite-fille consentit à quitter Paris en plein hiver, cette année surtout qu'elle y laissait un fiancé, pour venir s'enterrer au fond de la Bretagne, auprès d'une grand'mère qu'elle aimait beaucoup certainement, mais qui n'en était pas moins une triste société pour ses dix-neuf ans?...

La veille encore, M^{me} de Trélanyon avait reçu une lettre de sa belle-fille; il n'y était question que d'un bal chez une cousine où la jeune fiancée se disposait à aller... Du voyage de Ghislaine, pas un mot!...

Tout de suite, M^{me} de Trélanyon songea à son fils!... Avait-il été pris d'une maladie contagieuse dont on voulait préserver Ghislaine, et n'avait-on signé la dépêche de son nom que pour ne pas effrayer sa mère?...

L'arrivée de Fantik et les ordres à lui donner arrachèrent un moment la marquise à ses idées noires, mais lorsque le coupé fut parti, emportant la vieille femme de chambre et les fourrures destinées à Ghislaine, elle se sentit prise d'une fièvre d'impatience. Elle tournait et retournait dans sa grande chambre comme un prisonnier dans sa geôle et, à toute minute, elle se rapprochait de la fenêtre pour regarder au dehors; au Paradis, on avait fini de plumer les oies, mais le ciel ne s'éclaircissait pas et la nuit tombait.

M^{me} de Trélanyon sonna. Alain parut, une lampe à la main.

— Allume aussi les candélabres de la cheminée! commanda la marquise.

Elle voulait que la chambre fût très éclairée lorsque sa petite-fille entrerait, afin de lire, tout de suite, la vérité sur son visage.

Alain alluma les douze bougies, puis il poussa les volets de bois intérieurs, abaissa les grands rideaux et se retira en traînant la jambe.

A peine était-il sorti que M^{me} de Trélanyon, qui avait l'oreille tendue vers les moindres bruits du

dehors, perçut le roulement sourd de la voiture dans l'avenue ouatée de neige.

Le pas de quelqu'un qui court résonna peu après dans le grand corridor: la porte s'ouvrit, et Ghislaine, que l'on ne distinguait plus sous les fourrures dans lesquelles Fantik l'avait empaquetée, se précipita dans les bras de sa grand'mère, qui avait dû se rasseoir après s'être levée, tant l'émotion avait cassé ses pauvres vieilles jambes!

II

Après avoir rendu à sa petite-fille ses baisers, M^{me} de Trélanyon l'entraîna vers la cheminée.

— Tu dois être gelée, ma chérie? lui dit-elle.

— Oh! non, grand'mère, pas du tout! Voyez! j'étais à demi étouffée sous ces fourrures.

Elle riait tout en parlant, mais ce rire sonnait faux... D'un geste souple, elle rejeta la pelisse qui recouvrait son manteau de voyage; puis elle se débarrassa de son manchon, enleva la petite toque de loutre posée sur ses magnifiques cheveux blonds, et vint présenter ses pieds à la flamme.

— Est-ce miss Lotty qui t'a accompagnée, lui demanda sa grand'mère.

— Non, bonne maman, miss Lotty est au sein de sa famille depuis trois semaines; elle se régale de ses chers *christmas-puddings*... Je suis venue avec Elise, ma femme de chambre...

La marquise observait sa petite-fille: en dépit de leur animation forcée, les jolis traits de Ghislaine étaient tirés, crispés, et sous les grands yeux de velours brun, se dessinait un large cerne bleuâtre.

Il s'était passé *quelque chose*, évidemment, mais quoi?

— Ton père et ta mère étaient en bonne santé lorsque tu les as quittés? demanda M^{me} de Trélanyon, qui avait presque peur d'interroger.

— En excellente santé, bonne maman... Ils partent ce soir pour Nice...

— Alors, c'est à cause de ce voyage que tu es venue ici?

— Oh! non, grand'mère, leur voyage en Provence n'a été décidé qu'après le mien!

Et tout d'un coup, avec la spontanéité qui était l'un des traits saillants de son caractère, Ghislaine vint s'agenouiller auprès de la marquise: elle lui passa les bras autour du cou et appuya la tête sur son épaule.

— Grand'mère, murmura-t-elle, on m'envoie ici en pénitence!...

— En pénitence? Qu'as-tu donc fait pour être punie, ma chérie?

Un flot de pourpre envahit jusqu'au front le visage de la jeune fille, et elle se cacha tout à fait pour répondre:

— Je ne veux plus épouser Richard...

— Tu ne veux plus épouser Richard !... Et d'où vient cette subite résolution ?

— Grand'mère, vous ne me gronderez pas, n'est-ce pas, si je me confie à vous... Depuis hier, j'ai tant souffert !... j'ai entendu de si dures paroles !... Je viens ici comme un oiseau blessé qui rentrerait au nid...

— Non, ma fille chérie, je ne te gronderai pas, je te le promets, mais dis-moi vite tout !...

— Eh bien ! grand'mère, vous saurez d'abord qu'avant-hier, notre cousine, M^{me} de Richeville, donnait un bal...

— Ta mère me l'avait écrit... Tu étais même en rose...

— Oh ! ma pauvre robe rose ! Ce que je l'ai trempée de larmes au retour !... Je ne pourrai plus jamais la remettre !... Mais ce n'est pas d'elle dont il s'agit, c'est de moi !... Depuis mes fiançailles, je n'étais allée nulle part... Cette fois, comme la soirée avait lieu chez une de nos parentes, maman avait décidé que je pouvais, par exception, m'y montrer !... J'aurais bien mieux fait de rester à la maison !... Si l'on pouvait tout prévoir !... Jusqu'à minuit, pourtant, je me suis beaucoup amusée...

— Richard aime donc la danse ? Je ne le croyais pas !...

— Oh ! ce n'était pas avec lui que je dansais !... Il me regardait de loin !... Vers minuit, je le vois qui se rapproche : « Je commence à être jaloux, me dit-il en souriant, vous avez dansé avec tout le monde, sauf avec moi ! — Mais vous ne dansez pas, que je sache ? — J'ai pourtant pris des leçons au collège. Voulez-vous que nous essayions de valser ? » Il m'était impossible de refuser... J'accepte donc, et nous voilà partis !... Richard valsait avec la grâce de l'ours Martin, et tout en tournant, cognée par-ci, cognée par-là, perdant complètement pied par moment, je devinais, aux demi-sourires des mamans et des jeunes filles qui faisaient tapisserie, que nous étions parfaitement ridicules tous les deux !... Une glace devant laquelle nous avons passé à achevé de m'édifier, et j'allais m'arrêter net, sous prétexte que la tête me tournait... lorsque, tout d'un coup, Richard glisse, je ne sais sur quoi !... il veut se retenir... il s'accroche à moi... je perds l'équilibre... et patastras ! nous voilà tous les deux par terre !... Vous riez, grand'mère ? Je vous assure pourtant que ce n'était pas risible !... du moins pour moi !... Si j'étais tombée gracieusement encore, il n'y aurait eu que demi-mal !... Mais non !... je suis tombée à quatre pattes sur le plancher, tandis que Richard disparaissait jusqu'à mi-corps sous un fauteuil !... Un immense éclat de rire a salué notre chute !... On rit toujours lorsque les gens tombent !... C'est pourtant bien peu charitable !... Je me suis relevée très vite, toute rouge de honte, et, sans attendre Richard, qui s'acharnait à retrouver son lorgnon, j'ai passé dans un petit salon voisin, où se tenait maman, et je lui ai dit que je voulais partir !...

Maman a cru que j'étais souffrante, et nous avons gagné le vestiaire... On avait égaré l'un de nos fichus de dentelle ; pendant qu'on le cherchait, j'attendais, debout, auprès d'une porte donnant sur une pièce réservée aux dames qui avaient à réparer un accident dans leur toilette... On y causait ; mais, tout d'abord, je n'écoutais pas la conversation : il a fallu que j'entendisse mon nom pour prêter l'oreille... Une voix de femme disait : « Quelle idée a-t-elle eu, cette petite Ghislaine, de s'affubler de ce *pion*, lorsqu'il y avait, par le monde, tant de jolis garçons tout prêts à demander sa main... Tout à l'heure, il a piétiné ma robe, voyez plutôt cette déchirure... — Et à présent, ajouta une personne qui arrivait, il vient de tomber en valsant avec sa petite fiancée !... — Que voulez-vous ! a conclu une troisième voix, il est si riche ! M^{lle} de Trélanyon peut bien passer sur ses gaucheries !... » Oh ! cette phrase, grand'mère ! Elle m'a frappée en plein cœur... Elle a fait déborder la coupe déjà trop pleine !... Quand nous avons été à la maison, j'ai dit à maman que je ne voulais plus épouser Richard, qu'il m'avait rendue la risée du bal, et que je ne tenais pas à m'encombrer pour toute la vie d'un mari qui marcherait sur les queues de mes robes... Papa est rentré du cercle à ce moment-là... Maman lui a tout raconté... J'ai eu une scène terrible, mais j'ai tenu bon !... Hier, j'ai prévenu que je ne recevrais pas Richard lorsqu'il viendrait... il est venu en effet : on lui a dit que nous avions la migraine, puis, avant le dîner, maman lui a écrit, je ne sais pas quoi... Le soir, quand papa a vu que je ne démordais pas de mon idée, il m'a dit : « Vous partirez demain matin pour Trélanyon, mademoiselle, car vous ne pouvez pas rester à Paris, après un pareil coup de tête ! M^{me} de Trélanyon et moi irons attendre à Nice que vous reveniez sans votre sottise décision... J'espère que vous comprendrez là-bas que vous vous êtes conduite en enfant ridicule ! »

Maman a beaucoup pleuré... moi aussi un peu en partant, et me voilà, grand'mère.

La vieille marquise eut bonne envie de pousser un soupir de soulagement ; elle avait craint que la rupture entre les fiancés n'eût été amenée par des motifs graves et tout ce que venait de lui raconter Ghislaine n'était que purs enfantillages. Elle ne voulut pas cependant laisser voir le fond de sa pensée à sa petite-fille.

— As-tu bien réfléchi, ma mignonne ? lui dit-elle. Richard de Pontangy n'est point le premier venu... C'est un homme de grande valeur !...

— Oh ! je le sais, grand'mère !... On me l'a assez répété depuis hier ! un historien remarquable... un académicien de demain... et surtout n'oubliez pas ce détail, grand'mère ! l'heureux possesseur d'une fortune qui se chiffre par millions !... Dieu sait pourtant que je n'y avais pas songé en acceptant Richard !...

Les lèvres de la jeune fille tremblèrent comme celles d'un enfant qui va pleurer!

— Et t'a-t-on rappelé aussi, reprit gravement M^{me} de Trélanyon, que Richard dépensait une grosse partie des revenus de cette fortune en œuvres charitables? T'a-t-on dit qu'il n'y avait pas de fils plus respectueux, de chrétien plus convaincu que M. de Pontanguy...

Ghislaine voulut parler; M^{me} de Trélanyon l'en empêcha!

— Puis, à quoi bon tout ce que je te dis là! ajouta-t-elle. Je m'étais imaginée que tu l'aimais un peu, ce pauvre Richard!... Et c'était le principal!

Cette fois, Ghislaine ne répondit pas; elle se serra un peu plus contre sa grand'mère et éclata en sanglots.

La marquise la laissa pleurer sans essayer d'arrêter ses larmes, se contentant seulement de la bercer comme à l'époque où elle était toute petite. Avec sa longue expérience des choses de la vie, elle comprenait que la blessure faite à l'amour-propre de Ghislaine était profonde et qu'il ne fallait y toucher que d'une main légère. Il était facile de reconstituer la scène qui avait dû se passer; M. de Trélanyon était vif, il s'était emporté... elle avait résisté... elle s'était entêtée, et ce qui n'était peut-être tout d'abord qu'un caprice d'enfant dépitée, s'était changé en une résolution sérieuse, mais tout finirait par s'arranger, avec le secours du bon Dieu.

Pour le moment, il n'y avait qu'à l'abandonner à ses réflexions et à réserver les sermons pour plus tard.

Le soir, lorsque M^{me} de Trélanyon fut couchée dans son grand lit à baldaquin, ses yeux se fixèrent, par hasard, sur le portrait de la marquise Hélyette que la veilleuse éclairait imparfaitement.

— Je me demande, se dit-elle, si Ghislaine connaît l'histoire de sa trisaïeule. Si elle l'ignore, comment la lui raconter, sans que cela ait l'air d'arriver — suivant l'expression chère à Fantik — « comme des cheveux sur la soupe »?

III

Ghislaine dormait mal cette nuit-là; son sommeil fut traversé de pénibles cauchemars: vers le matin enfin, au moment où elle allait rouler dans un abîme, en compagnie de M. de Pontanguy qui l'avait entraînée là dans une valse fantastique, elle s'échappa au vertige angoissant de la chute par un sursaut brusque qui la réveilla: il était sept heures.

— Je vais aller à la messe, pensa-t-elle; je serai de retour pour le lever de grand'mère.

Elle sonna Elise et, une heure après, chaudement enveloppée dans son grand manteau, les pieds enfoncés dans des *snow-boots*, elle arpentait d'un pas résolu le chemin qui menait au village: la neige

couvrait toujours la terre, la gelée de nuit l'avait durcie et elle craquait sous les pieds. Le soleil se levait, un soleil bien pâle et qui ne chauffait guère, mais qui jetait sur la campagne blanche de délicates teintes rosées.

À l'église, il n'y avait que quelques vieilles femmes accroupies sur leurs talons. Ghislaine entra dans le banc seigneurial des Trélanyon et elle s'agenouilla sur le chêne poli où ses aïeules s'étaient agenouillées avant elle.

Presque aussitôt, le vénérable curé sortit de la sacristie et le Saint-Sacrifice commença.

Ghislaine était venue avec le sentiment vague qu'elle trouverait au pied de l'autel un baume merveilleux qui cicatriserait la blessure de son cœur; mais une fois qu'elle fut là, elle s'aperçut qu'il n'est pas toujours possible de bien prier.

Pour que la lumière divine pénètre dans un cœur, pour qu'elle l'illumine et le réchauffe, il faut qu'il s'ouvre sans réserve devant elle. Le cœur de Ghislaine n'était pas dans ce cas: il contenait un petit recoin obscur où la jeune fille évitait de regarder et qu'elle s'obstinait à tenir fermé. Sa prière ne pouvait donc être qu'imparfaite; elle le comprenait elle-même en voyant combien elle s'en laissait distraire par les objets extérieurs: le sujet d'un vitrail, un profil de vieille femme et surtout la chasuble de M. le recteur, une vieille chasuble toute reprise et si passée qu'on en devinait à peine la couleur primitive.

— Voilà de l'ouvrage tout trouvé! pensa M^{me} de Trélanyon. Je vais broder une belle chasuble à M. le curé. Cela m'occupera une partie de l'hiver, car je suppose que je suis ici pour longtemps.

Aussitôt que Ghislaine fut de retour au château, elle courut chez sa grand'mère. Celle-ci était levée et déjà installée dans un fauteuil.

— Bonne maman! s'écria la jeune fille, après l'avoir embrassée, il m'est venu, pendant la messe, l'idée de broder une chasuble à M. le recteur. Je la ferai blanche et je veux qu'il l'étreigne le jour de l'Annonciation.

— Il faut te hâter alors d'écrire à Paris pour qu'on t'envoie ce qui t'est nécessaire...

— Grand'mère, si voulez m'aider, nous n'aurons pas besoin d'écrire à Paris. L'été dernier, notre cousine de Richeville qui travaille beaucoup pour les Œuvres apostoliques, m'a donné pour en faire une chasuble, une vieille robe de brocart. Le fond en était usé, mais les fleurs étaient encore fort belles: je les ai découpées et je les ai disposées en forme de croix sur de la soie vieil or. J'en ai ensuite brodé tous les contours... Je vous assure, grand'mère, que c'était très joli...

— Je le crois sans peine! Je devine que c'est le brocart que tu attends de moi... Je ne manque pas en effet de vieilles robes, mais as-tu la soie nécessaire pour le fond?

— Oui, bonne maman, je l'avais apportée aux vacances dernières pour vous peindre un parave :

vous l'aviez trouvée trop claire, elle est restée depuis dans une armoire.

— En ce cas, demande à Fantik de te donner les clefs du grand coffre qui est dans ta chambre. C'est là qu'elle a réuni, je crois, ce que j'appelle « la garde-robe des aïeules ».

Ghislaine se mit sur-le-champ en quête de la vieille femme de charge. Pièrik, le nouveau valet de chambre, qu'elle trouva cirant la grande bibliothèque du rez-de-chaussée où l'on n'entrait plus guère depuis la mort du marquis, lui apprit que Fantik était allée porter une tasse de tisane à Alain qui avait passé une fort mauvaise nuit « rapport à ses rhumatismes ». Ghislaine rencontra dans le vestibule celle qu'elle cherchait; elle l'entraîna dans la chambre de la marquise Hélyette et lui fit ouvrir le coffre : tout y était rangé en fort bel ordre, et c'était à ne savoir quelle robe choisir, tant elles étaient toutes jolies.

M^{lle} de Trélanyon se décida enfin pour une riche étoffe bleue ramagée d'or, et elle se disposait à quitter la pièce lorsqu'une robe que Fantik remettait en place et qu'elle n'avait pas encore remarquée lui arracha un cri d'admiration : c'était une merveilleuse soie blanche sur laquelle couraient en relief des roses et des lys brodés d'argent.

— Mon Dieu que ce serait beau pour une chasuble ! s'écria Ghislaine en joignant les mains. On n'aurait même pas besoin de découper les fleurs... Il n'y aurait qu'à tailler la croix à même. Ce serait prêt pour la Chandeleur... Mais, bonne maman voudrait-elle me donner ce magnifique brocart ?

— Oh ! oui, mademoiselle, voyez, la jupe est déchirée dans le bas.

— C'est vrai ! et cependant on croirait qu'elle a été à peine portée.

Ghislaine jeta les deux robes sur son bras et passa chez sa grand'mère.

— Je t'abandonne très volontiers celle qui est bleue et or, lui dit M^{lle} de Trélanyon, mais l'autre, il est impossible d'y mettre les ciseaux ; ton pauvre grand-père a toujours voulu qu'on la conservât comme une relique : c'est la robe que ton aïeule, la marquise Hélyette, portait le jour où elle fut présentée à Sa Majesté la reine Marie-Antoinette. Elle ne l'a mise que cette fois-là, paraît-il.

— Et pourtant, bonne-maman, la jupe a un accroc dans le bas ?

— Je le sais !... Cet accroc a même son histoire... Tu dois la connaître ?

— Non, bonne-maman.

— Tu ne la connais pas ! Elle intéressait pourtant beaucoup ton père, quand il était petit.

— Jamais il ne m'en a soufflé mot !

— Voilà comment les vieilles traditions de famille se perdent !... Mais, enfin, puisque le bon Dieu permet que je sois encore de ce monde, je vais te raconter celle-ci comme je la tiens de mon cher mari... Assieds-toi sur ce tabouret, auprès de moi, et ouvre les oreilles...

Et tandis que Ghislaine s'installait, la vieille dame ajouta en *a parte* :

— La voilà donc, l'occasion que je cherchais !... Mon Dieu, je vous remercie !...

Puis elle reprit à haute voix :

— Tu n'ignores pas que le portrait qui nous fait face est celui de la marquise Hélyette ?

— Non, bonne-maman !... Quel âge avait-elle alors ?... Elle a l'air d'une enfant !...

— Elle n'avait, en effet, que quatorze ans, lorsque ton trisaïeul l'épousa ; il l'avait vue juste deux fois à travers la grille du parloir, car, étant orpheline, elle n'était pas sortie du couvent... Elle était, paraît-il, d'une gaucherie invraisemblable... Le maître à danser avait perdu son latin à vouloir lui enseigner la révérence ; il avait dû y renoncer !... Le marquis, un brillant cavalier, comme tous les Trélanyon, s'aperçut vite qu'il ne réussirait jamais à vaincre les timidités de sa femme et, quelquefois, il s'oubliait jusqu'à les lui reprocher assez rudement !... Sa mère n'était pas plus tendre pour la jeune femme ; elle avait été jadis dame d'honneur de la reine Marie Leezinska, et, pour elle, une infraction aux règles du *bel air* équivalait presque au crime de lèse-majesté... La jeune marquise supportait tout sans se plaindre ; elle était douce et bonne ; dans le pays, on l'adorait.

— Pauvre petite, murmura Ghislaine, comme elle devait souffrir !

— Etant donné son caractère, tu comprendras aisément combien elle fut bouleversée le jour où son mari lui annonça qu'il l'emmènerait très prochainement à Paris, pour être présentée à la reine... On multiplia les leçons de maintien... Un célèbre maître de Rennes vint s'installer à Trélanyon et, depuis le matin jusqu'au soir, on n'entendit plus que des phrases comme celles-ci : « Les épaules bien dégagées, madame la marquise... un sourire sur les lèvres... portez le pied gauche en arrière... fléchissez légèrement le genou... baissez-vous en inclinant le buste... redressez-vous en arrière lentement... Et votre queue, madame la marquise, vous n'y songez pas ! » Non, elle n'y songeait pas... Tout cela lui donnait grand mal à la tête !... Enfin, vaille que vaille, elle arriva à réussir ses révérences. Le marquis voulut bien se déclarer satisfait et l'on partit, la belle robe qui est là, mollement couchée au fond d'un coffre attaché derrière la chaise de poste...

— Mon Dieu ! que va-t-il se passer ? s'écria Ghislaine, tout à fait *empoignée* par l'histoire que lui racontait sa grand'mère. Je tremble pour la marquise Hélyette...

— Elle tremblait encore plus que toi, lorsqu'elle se trouva, en grande parure dans les salons de Versailles, encombrés de courtisans... Elle baissait la tête, elle était rouge jusqu'aux oreilles... elle n'entendait plus... elle ne voyait plus... Elle n'aurait même pu dire à quelle figure répondait le maître des cérémonies qui la précédait... Celui-ci

s'arrêta devant une porte, l'ouvrit, fit deux pas à l'intérieur d'une petite pièce très simplement décorée, puis il s'effaça en disant : « Madame, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté la marquise de Trélanyon. » A ce mot de Majesté, Hélyette perd la tête !... elle se souvient bien des trois révérences d'usage, mais elle porte trop rapidement le pied gauche en arrière... elle s'embarrasse dans sa queue... elle veut se retenir... elle s'accroche à un guéridon, qu'elle entraîne avec toutes les porcelaines qui la couvrent, et, finalement, elle tombe en s'embarrassant dans les plis de sa jupe, qu'elle déchire !... Il lui fallut le secours de son mari pour se relever et se dépêtrer de sa longue traîne !... La reine riait franchement, et les dames, qui l'entouraient, dissimulaient leur hilarité derrière leur éventail... Le marquis seul ne riait pas...

— Je le comprends ! murmura Ghislaine, qui était très rouge et qui jouait nerveusement avec les plis lourds de la robe de son aïeule.

— La reine fut parfaite pour M^{me} de Trélanyon, continua la marquise, qui feignit de n'avoir pas entendu la réflexion de sa petite-fille. Elle la fit asseoir et donna l'ordre de lui apporter un cordial, puis, lorsque l'audience prit fin, elle lui dit : « Ma chère enfant, nous vous dispensons des révérences d'usage... » Hélyette partit, touchée jusqu'au fond de l'âme des bontés de la reine et ravie de s'être tirée, sans autre ennui, de son aventure, mais elle avait compté sans son mari et sa belle-mère : « Vous m'avez abreuvé de ridicule, lui dit le premier, vous avez fait de moi la fable de la cour... Je suppose qu'il est inutile de vous avertir que, désormais, je reviendrai seul à Versailles !... » Et la marquise douairière ajouta : « Les filles de ferme que vous croiserez sur les chemins de Trélanyon vous trouveront toujours assez au courant des belles manières... »

— Est-ce que mon trisaïeul retourna seul à la cour ?

— Il n'en eut pas le temps !... L'année suivante, la Révolution commençait et, cinq ans plus tard, la marquise Hélyette et sa belle-mère, arrêtées dans la chambre même où nous sommes, étaient écrouées à la prison de Rennes.

— Et le marquis ?

— Il avait été rejoindre l'armée de Condé... Hélyette n'avait alors que deux ans de plus que toi,

Ghislaine, et bien qu'elle tremblât pour la sûreté de son fils, encore en nourrice, elle ne se laissa pas abattre par l'infortune. On raconte qu'elle relevait, par ses bonnes paroles, le courage de ses compagnes de captivité !... Sa belle-mère tomba malade ; elle la soigna avec un dévouement admirable, sans paraître, un seul instant, se souvenir du passé... Un jour que la vieille dame reposait, le geôlier vint appeler les victimes traduites devant le tribunal révolutionnaire : « La ci-devant marquise de Trélanyon ? » cria-t-il. — C'est moi ! répondit Hélyette sans hésiter. — Toi !... Tu n'es qu'une enfant !... On m'a dit que c'était la mère qu'il fallait ! — La mère, c'est moi !... j'ai un fils ! — Alors, il n'y a pas d'erreur ! En avant, marche !... Mais, vrai, c'est dommage, ma petite citoyenne ! »

— Comment, grand'mère, la marquise Hélyette est morte sur l'échafaud ?

— Oui, et jusqu'au dernier moment, elle montra un courage et une fermeté admirables... Mon mari se souvenait d'avoir connu dans son enfance un vieux serviteur de la famille qui avait vu mourir sa jeune maîtresse : « Elle monta sur l'échafaud sans trébucher, la tête haute... racontait-il. » Devant la mort, la marquise Hélyette avait, pour la première fois, oublié d'être timide !...

— Le marquis apprit-il plus tard le dévouement de sa femme ?

— Oui, par sa mère ; mon beau-père prétendait même qu'il ne put jamais se consoler d'avoir méconnu la belle âme qui se cachait dans la petite pensionnaire gauche qu'il avait si souvent fait pleurer.

Ghislaine resta un moment pensive, regardant le portrait de la marquise Hélyette, puis elle poussa un gros soupir, se leva, embrassa sa grand'mère et alla s'asseoir devant le feu, sur un siège bas.

M^{me} de Trélanyon, qui l'examinait à la dérobée, vit qu'elle s'essuyait les yeux à plusieurs reprises, mais elle ne voulut pas avoir l'air de s'en apercevoir, sa vieille sagesse lui ayant appris que, si l'on désire qu'une leçon porte des fruits, il convient de ne pas appuyer trop sur la morale qui s'en dégage, surtout avec une nature aussi fine que celle de Ghislaine.

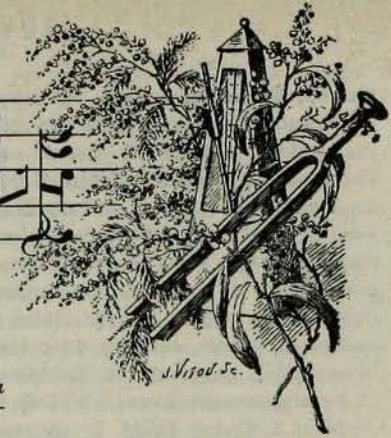
JEANNE DE COULOMB.

(La fin au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

TOMATES A LA CRÉOLE (LÉGUMES)

Enlever sur le dessus de plusieurs tomates un petit couvercle, y introduire un peu d'huile, sel, poivre ; remettre le couvercle et poser sur le gril, à un feu doux, environ dix minutes.



Théâtres lyriques : trois premières : *La Novia* (la Fiancée). — *Hellé*. — *Le Chevalier d'Harmental*. — Concerts.



M^{mes} E. de Nassirac et C. Carissan : *La Novia*, composée expressément pour notre journal. Nous nous réjouissons à la pensée qu'un certain nombre de nos abonnées pourront assister à la représentation qui va en être donnée dans quelques jours au Théâtre d'Application, grâce à l'annonce que la Direction a insérée dans la couverture de notre numéro de mai. On y a vu que l'on se procure des billets de famille à prix réduits, dans les bureaux du *Journal des Demoiselles*. Absolument exceptionnel, ce spectacle-concert présentera une double attraction, d'abord par le charme de la ravissante artiste qui jouera le rôle de *la Novia*, M^{lle} Rose Syma, que ses succès à l'Odéon, sa beauté et son grand talent, mènent tout droit à la Comédie-Française. Ensuite quel avantage de pouvoir monter soi-même, en famille, ce mignon chef-d'œuvre de distinction et de grâce, en s'inspirant d'un si attrayant modèle. On ne saurait rêver une fiancée plus séduisante, et cette première leçon suffira à tout : mimique, mise en scène, costumes, etc. Nous parlerons, le mois prochain, de cette séance aussi musicale que scénique, puisqu'il nous faut livrer cette causerie avant le lever du rideau.

Aujourd'hui, nous voudrions donner notre appréciation sur cette œuvre si élégante, si fine et mouvementée, d'un ton si parfait et qui, dans un seul acte, sait être à la fois dramatique, comique et d'un sentiment élevé. Nous n'avons pas à faire l'analyse du scénario de M^{me} de Nassirac, si merveilleusement agencé pour le théâtre, mais nous tenons à signaler ce qui, à première vue, nous a entièrement captivée et charmée.

M^{me} C. Carissan, disons-le bien vite, tout en

écrivant sa pantomime espagnole dans une forme neuve et savante, a su y conserver toute la grâce naïve de son sujet, sans tomber dans certaines exagérations de l'école nouvelle. Elle use avec discrétion du leit-motif, mais assez pour donner à son œuvre une unité qui ne se dément sur aucun point. La variété des rythmes, tantôt graves ou légers, exclut toute monotonie. La vivacité du début suivi de l'*andante* qui fait pressentir la phrase typique du fiancé Andrès, et que l'on entendra chaque fois qu'il sera en scène, ou que Luisa pensera à son tendre ami, est d'un sentiment d'ineffable douceur.

Le personnage de Geronimo apporte dans tout cet ouvrage, d'une trame si expressive, une gaieté de bon aloi qui, touchant au bouffe, sait rester du meilleur goût.

L'entrée des amies de Luisa, d'une facture si pimpante; le chœur, d'une harmonieuse poésie, une page maîtresse, sera très recherché pour les pensionnats et les fêtes de mariage; admirablement écrit pour les voix, la mélodie en est suave et l'instrumentation simple et savante. Puis, les hésitations de Luisa, son invocation à la madone, l'entrée d'Andrès sur sa délicieuse phrase typique, la reprise du chœur, sont des morceaux d'une grâce et d'une cohésion accomplies. Le retour du vieux Geronimo, la scène du coffret, l'arrivée de la mendiante sur la belle phrase initiale d'un sentiment si profond; enfin, toute la scène finale, où elle se découvre et où Andrès reconnaît sa *Novia*, qui conspuet l'avare et met sa main dans celle de l'époux charmant et préféré, en se prosternant tous deux devant la madone, tout cela est d'un très beau dramatique, où la musique de M^{me} Carissan, toute d'esprit et de sentiment, d'une inspiration sincère, peint avec un rare talent les mouvements d'âme qui agitent les personnages et se résument en cette morale : Bonté et sagesse, valent mieux que cupidité et richesse.

Nous ne saurions assez féliciter les auteurs de cette exquise partition.

A l'Opéra, les auteurs du livret, M. C. Dulocle et C. Nutter, n'ont conservé que le nom, pour ainsi

dire, du drame païen que la tradition place aux temps reculés de la Grèce mythologique. Leur nouvelle *Hellé* ne date que de 1346, d'où il résulte un mélange de paganisme et de christianisme qui nuit à la gravité d'une œuvre de cette importance et lui donne quelque chose d'in vraisemblable. Nous ne nous y attarderons pas et, renonçant à décrire cet imbroglio, disons qu'*Hellé* est la grande prêtresse du culte de Diane, en Thessalie, enlevée par Gauthier de Brienne, qui cherche sur ces côtes un refuge contre la tempête. N'ayant pu se faire aimer d'*Hellé*, il la ramène à Florence, où dans les deuxième et troisième actes, se déroulent des scènes de joie et de plaisir, de révolte, de jalousie, d'amour, de terreur et enfin de mort. Là est le mérite des librettistes, d'avoir su ménager au musicien des situations variées dans lesquelles sa muse peut parcourir toute la gamme des sentiments.

M. Alphonse Duvernoy en a tiré un parti qui fait grand honneur à son talent. Dans sa partition, écrite en quatre actes, à la manière de notre ancien opéra, il n'emploie qu'avec modération les procédés de l'école moderne. On y trouve des chœurs charmants, des cantilènes, des duos et trios où la mélodie coule abondante, facile et séduisante. L'orchestration, d'une écriture savante et expérimentée, renferme des passages d'une belle harmonie.

M^{me} Caron est une admirable *Hellé*, soit qu'elle murmure son « Invocation à la Nuit », d'une exquise poésie, soit qu'elle s'élève à toute l'intensité de sa haine pour Gauthier ou de sa fatale passion pour Jean de Brienne, son fils; elle est superbe! Ce dernier, M. Alvarez, chante délicieusement. M. Delmas joue en grand comédien le rôle du duc d'Athènes, Gauthier, le ravisseur d'*Hellé*, et M. Fournest est un lieutenant de belle allure.

L'orchestre, les chœurs, les danses du ballet et les décors sont irréprochables, la mise en scène brillante autant que soignée.

M. Paul Ferrier, l'auteur du *Chevalier d'Harmental*, a-t-il pensé écrire un opéra comique ou une comédie lyrique? Nous ne saurions le définir, et le charmant compositeur de *Madame Chrysanthème* ne paraît pas l'avoir mieux deviné que nous. On sait que le sujet est tiré du roman de Dumas père et Maquet, et que M. P. Ferrier a choisi pour son poème (!) l'épisode de la conspiration de Cellamare, ourdie par la duchesse du Maine, contre le régent, Philippe d'Orléans.

Le talent vif et solide, pourtant, de M. André Messager a presque triomphé pendant cinq actes d'un livret qui aurait dû être réduit à trois. La partition renferme de charmantes inspirations mélodiques, et les chœurs, comme l'orchestration, y sont traités de main de maître.

L'exécution, excellente, par MM. Fugère, Leprestre, et M^{les} Chevalier et Marignan.

L'orchestre, sous la direction de son éminent chef, M. Danbé, a eu le grand art de mettre en

lumière toute la grâce et la valeur du talent de M. A. Messager.

Dans quelle splendeur a commencé et va s'achever ce doux mois de mai, consacré à la gloire de la Sainte Vierge Marie! Tous les autels se sont parés de fleurs immaculées, sous toutes les voûtes sacrées ont retenti les plus harmonieux accents célébrant ses louanges. Nous ne pouvions manquer d'y rencontrer la voix pure et le chant séraphique de la plus inspirée interprète du culte de la Reine des Anges. M^{me} Marthe Crabos a fait entendre, à la cérémonie d'ouverture du *Mois de Marie*, à Saint-Séverin, avec la perfection de style qu'elle apporte au service des grands maîtres, un magistral *Benedictus*, de Weber, et le superbe *Ave Maria*, de Saint-Saëns, dont elle rend le sentiment religieux avec une si touchante expression. D'ici quelques jours, sa vibrante voix sonnera la clôture avec différentes pages célèbres dont nous ignorons encore les noms.

Du reste, la supériorité et le succès de l'éminente artiste se sont fréquemment affirmés pendant ce joli mois, où souvent, sollicitée, elle égrenait les perles de son mélodieux chapelet. Ce fut d'abord aux deux brillantes matinées données par M^{les} Delannoy, les distinguées pianistes dont le professorat est si apprécié. A la première, M^{me} Crabos a chanté, avec son charme élégant, la *Chanson russe*, de Paladilhe, et *J'ai pardonné!*... cette admirable mélodie, de Schumann, qu'elle interprète avec une si pénétrante expression; enfin, le grand air de *Samson et Dalila*, de Saint-Saëns, dont elle rend si heureusement les nuances exquises.

A la matinée du lendemain, dans le même salon, la charmante virtuose a fait apprécier sa diction sûre et son goût artistique impeccable dans la *Vierge à la Crèche* murmurée hiératiquement, et suivie de la tendre *Musette XVII^e siècle*, toutes deux de A. Périlhou, et accompagnées par leur savant auteur. La superbe inspiration de Saint-Saëns, dont les belles envolées mènent aux nues la voix sonore de M^{me} Crabos, *La Cloche*, contrastant heureusement encore avec ces deux premières pièces, a été pour la distinguée cantatrice une source de nouveaux triomphes.

Enfin, à la séance de musique donnée par M^{me} Gombert, dont l'excellent enseignement est de premier ordre, nouvelle audition de la *Vierge à la Crèche*, si bien de saison en ce mois béni, et de la douce *Musette XVII^e siècle*, qu'on ne se lasse pas d'entendre et de redemander. Le caractère si franchement archaïque de ces deux ravissantes pièces, dans leur simplicité, ne pouvait que donner un plus vif éclat à la nouvelle interprétation de l'air de Saint-Saëns, où le grand talent de M^{me} Dalila-Crabos réserve toujours d'attrayantes surprises à ses auditeurs. Vives ovations pour la sympathique artiste, comme pour l'habile bénéficiaire.

MARIE LASSAVEUR.

CAUSERIE



J'AURAI passé ce joli mois de mai, qui s'achève au moment où je vous écris, entre les blancheurs nuptiales d'une union charmante et celles d'une première communion qui m'était chère entre toutes, puisqu'il s'agissait de la fille d'Yvonne. Puis, ces deux cérémonies ter-

minées, je rentrais en hâte dans mon grand Paris pour y retrouver *mes enfants* de Belleville qui allaient entrer en retraite et dont il fallait préparer la confession générale. Vous savez toutes, n'est-ce pas, mes chères lectrices, que nous autres, chrétiennes, nous avons trouvé ce moyen de faire du socialisme, que nous sommes devenues des *partageux* de la bonne parole; nous avons revendiqué avec succès les droits de la femme, et plusieurs d'entre nous sont maintenant doctresses de la Vérité, un catéchisme à la main.

Elever ces chères petites âmes, les cultiver en vue de leur assurer une pure et vaillante jeunesse, n'est-ce pas bien tentant, à notre époque surtout? Et ne croyez pas la tâche ingrate; elle a sans doute ses mécomptes; mais que de joies elle renferme! Les enfants ne demandent qu'à aimer et à avoir confiance; occupez-vous d'eux avec affection, et tout de suite leurs cœurs s'ouvrent.

Mais ils ont parfois des idées singulières, et regardent les choses de la vie d'une façon surprenante, par les petits côtés, et avec une ardeur digne d'une meilleure cause. Il me revient, tandis que je vous écris, un mot d'une de mes gamines qui dépeint l'enfance, l'enfance de la femme surtout, si accessible à l'entraînement de l'imitation; la femme qui, plus tard, deviendra l'esclave de la *mode*, uniquement parce cette souveraine est adorée par les autres.

C'était la semaine dernière, autour du confessionnal de M. le curé. Chaque dame catéchiste, entourée de ses petites filles, veillait à leur bonne tenue. Elles étaient en excellentes dispositions, silencieuses, recueillies, mais comme les plus sages ont toujours quelques distractions, chaque fois que l'une d'elles sortait du Saint Tribunal, toutes les camarades levaient curieusement le nez, afin de constater que la dernière absoute était aussi rouge de confusion que les précédentes.

Mariette Gibon, agenouillée auprès de moi, manifestait de plus en plus une sorte de malaise agité, avec une sorte de rancune et d'envie dans le regard furtif qu'elle jetait sur les coupables pardonnées. A la fin, voyant que son tour approchait, et n'y tenant plus, elle me dit d'une voix trem-

blante, de cette voix des jaloux dont les regrets sont impuissants : « Madame, jamais je ne pourrai être aussi rouge que les autres. »

Eh bien, elle se trompait, car, au sortir du confessionnal, ses joues flambaient, et elle vint enfouir tout contre moi sa tête humiliée. Le Seigneur avait agréé ses désirs naïfs de confusion et lui avait donné par surcroît ce pourpre de la honte qui, avec le ferme propos, constitue le fruit de la pénitence.

Mais, n'ai-je pas parlé d'un mariage, au commencement de cette causerie, et me pardonneriez-vous de n'en avoir dit qu'un mot en l'air, comme par hasard, au courant de la plume.

Le mariage pris dans son ensemble, ou fouillé dans ses détails les plus futiles, a une saveur d'intérêt, de nouveauté qui fait venir l'eau à la bouche des jeunes filles. Elle est si mystérieusement jolie, cette blanche parure avec ses fleurs parfumées et son long voile léger comme un souffle! J'ai recueilli d'une jeune créole une description assez originale du tulle et des boutons d'oranger qu'elle avait vus à six ans pour la première fois.

— Eh bien, Kateline, comment avez-vous trouvé miss Maud?

— Très belle, mais pourquoi avait-elle un moustiquaire sur la tête et une couronne de *sweet drops*?

Oh! profanation de l'enfance!

Revenant à un des dix mille points de vue (dix mille, est-ce assez?) auxquels on se place pour envisager le mariage, je pense qu'un observateur désintéressé pourrait, aussi bien qu'un graphologue émérite, démêler le caractère, les aptitudes, les tendances d'une jeune fille, en l'observant pendant l'heure qui précède son départ pour l'église, au moment de ses noces.

En voici une, c'est une grande et svelte brune, moulée dans une ceinture de satin qui miroite au moindre de ses mouvements. Ses épaules élégantes se devinent sous le tulle et la dentelle d'une chemisette vaporeuse, et l'audacieuse manche de satin très relevée a un faux air d'aile qui palpite. Elle est assise devant la grande glace de sa chambre; tandis que le coiffeur, des épingles à cheveux plein les dents, ses mains moites crispées autour du chiffonnage savant du *moustiquaire* d'où va dépendre sa réputation, achève le chef-d'œuvre qu'il édifie depuis une grande heure. La femme de chambre commence à perdre la tête et tourne comme un derviche; la mère l'a perdue tout à fait et demande, avec une sorte d'impatience rageuse, un bouillon pour réconforter son enfant. « Surtout dans une tasse, pour qu'il soit plus facile à prendre »

recommande-t-elle à Pélagie-derviche. Celle-ci court à la cuisine, réclame le consommé, et le rapporte fumant et débordant, dans une assiette, bien entendu. Théophile, l'artiste capillaire, voit la nappe grasse du liquide osciller d'une façon inquiétante; et, mâchant ses épingles, essaye de l'écartier du cercle de ses opérations; la mère, qui avait été prendre ses gants sur la cheminée, se retourne, éclate en des transports indignés. Pélagie tourne plus vite et plus fort avec son bouillon; Théophile, à moitié asphyxié par l'inquiétude, desserre les dents et laisse échapper une pluie de mitraille; la cuisinière accourt sous l'appel impérieux du bouton électrique, tout le monde crie, objurgue... Mademoiselle, sa houppe à la main, en profite pour se rapprocher de la glace et mettre un peu de poudre autour de son petit nez retroussé; elle achève du bout du doigt cette opération indiquée par un commencement de rhume de cerveau; puis, tranquillement, se retourne vers le cœur, au milieu duquel circule le breuvage fortifiant, le prend avec une gravité sereine et l'avale par petites gorgées, sans presse, sans trouble — c'est une âme forte, soyez-en sûres. — Pendant ce temps, le salon s'emplit d'ancêtres; le père manque de salive pour présenter tant de gens les uns aux autres; le marié, pâle d'attente, se promène devant la porte du sanctuaire virginal, d'où partent des clameurs, en regardant, sans les voir, le bout de ses gants; il est midi et demi: M. le curé, les cochers, les curieux, tout le monde s'agite, Mademoiselle sourit doucement, et ses petits sourcils de Japonaise se dressent en un point d'interrogation étonné. — Non seulement, c'est une âme forte, mais c'est une ravissante mariée; — peut-être tout le secret de sa douce sérénité lui vient-il de cette certitude qu'elle est charmante et se sent aimée!

Allez ainsi, petite, dans la vie, sans presse, puisqu'on règle son pas d'après le vôtre, sans crainte, puisqu'on tremble de vous déplaire, et avec ce sourire étonné qui vous va si bien.

Mais que d'autres catégories de mariées: La mariée nerveuse, qui éprouve le besoin de faire une scène; peu lui importe le prétexte à cette manifestation, pourvu qu'il lui soit loisible de crier un peu et de pleurer beaucoup. La mère, encore pleine d'illusions, croit que ce désespoir subit vient des regrets pour la vie qui va se clore tout à l'heure.

« Ma chérie, dit-elle, en tamponnant les joues inondées de sa fille, ma chérie, il est encore temps de dire non; ton père et moi te restons, mon enfant; si... »

Mais la désolée, qui n'a nulle envie de rompre, redouble de pleurs; la mère insiste, le marié ahuri louche sur l'avenir que ce début semble annoncer; un peu d'eau fraîche sur le visage fera mieux qu'un discours; mais que le jeune monsieur veille à fortifier le moral de sa jeune madame, sans cela, dans dix ans, le médecin déclarera qu'elle est atteinte de *neurasthénie*, un mot grec qui a cours forcé en

France, depuis quelques semaines, et sert à désigner les personnes douées de monomanies déplorables.

Il y a la mariée, toute fraîche, toute rose dans sa toilette blanche, avec un rayon humide de joie émue dans ses yeux couleur de violettes. Celle-là s'est réveillée en souriant au bonheur qui l'appelle; vite, elle s'est habillée; la voilà qui met ses gants, et comme il n'y a encore personne dans le salon que le bien-aimé, elle le prie gentiment de lui aider à faire entrer le bout du petit doigt, qui reste à mi-chemin; ils sont très occupés tous les deux, pendant qu'on donne un coup de fer au toupet de papa et que maman essaie d'agrafer son corsage. Une immense corbeille de fleurs dresse ses coques de satin blanc en face d'eux, des gerbes de roses regardent curieusement le jeune couple; tout à l'heure, quand ils seront partis, partis pour aller bien loin, les roses baisseront la tête et se laisseront mourir, parce que tout, dans la pauvre maison, sera triste du départ de l'enfant.

Allons, courage, roses éphémères; encore une heure de parfums et de fraîcheur, puis pleurera qui voudra.

Et la mariée qui a oublié son mouchoir!

Le public fait la haie pour voir défiler le cortège. Voici le coupé tout fleuri qui passe à son tour, le dernier. Tout à coup, devant le parvis du temple, la mère sort à mi-corps par la portière, dont la glace a été brusquement abaissée. Le cocher entend:

— Vite, à la maison!

Et la voiture fait demi-tour, vole dans la direction indiquée; le public s'informe, s'inquiète:

— Elle se trouve mal!

— Non, c'est l'alliance qu'on a oubliée.

— Mais non, puisque c'est le mari qui...

— Allons donc, y a pas d'mari encore; c'est une grosse dame qui l'emmène, même qu'elle a bien chaud.

— C'est'y qu'on va rompre. Oh! la! la!...

Bonnes gens, je viens de vous le dire: mademoiselle a une tête à l'évent, et elle a oublié son mouchoir. Heureusement que la maison n'est pas loin...

Et la mariée malchanceuse; sa voiture est partie pour Saint-Sulpice, celle de son mari pour Notre-Dame-des-Champs. Les garçons d'honneur courent après le fugitif et le rattrouent rue d'Assas; il filait grand train avec belle-maman, et le charme de ce tête-à-tête ne lui avait pas encore permis de constater l'erreur. Que doivent penser les deux Suisses si majestueux de Saint-Sulpice!

Mais en voilà assez, peut-être. Et, cependant, je souris à d'autres souvenirs qui défilent sous mes yeux pour tenter ma plume. A vous, chères lectrices, de compléter la série.

C. DE LAMIRAUDIE.

DEVINETTES

Mots en triangle

1° Qu'il faut apprendre tout petit. — 2° Un célèbre conquérant. — 3° Adjectif verbal. — 4° Ville d'Amérique. — 5° Age de la lune. — 6° Personnage de la mythologie. — 7° La plus belle occupation de l'esprit. — 8° Mot latin. — 9° Note de musique. — 10° Voyelle.

(Brunette parisienne.)

Mots en losange

Commencement du monde. — Possessif. — Conduire. — Un vainqueur. — Boisson rafraîchissante. — Saine nourriture. — Consonne.

(Salve.)

Mots en croix lorraine

Avec les lettres suivantes, former les noms de trois villes de France selon le pointillé que voici : AAA C EEEE II LLLL M NNN O RR SSS V.

(M^{me} E. V., à Saint-Mihiel.)

Charade

L'on extrait mon premier de la cuirasse d'un géant forestier.
Perdez au jeu... du second on ne vous fera pas quartier.
Quant à mon tout, cherchez bien : c'est un certain balancement
Qui vous remue d'avant, d'arrière... pas très agréablement.

(Brin de varech qui a déserté les rives de la Manche.)

Mots en soleil

Autour du soleil : Paladin célèbre qui montait le fameux cheval Bayard.

Lettre commune à tous les mots et les finissant : X.

De gauche à droite en commençant par le haut : Poisson vorace. — Utile au cavalier. — Fleuve de Russie. — Province d'Espagne. — Un pape. — Soldat. — Sorte de vêtement. — Un traître. — Poète aveugle. — Un petit ours. — Ville de Chine. — Débris. — Prénom masculin. — Tyran de Pise. — Naturaliste. — Ancien nom de la Grande-Bretagne. — A découvert les lois de la pesanteur.

(Famille unie.)

Paroles célèbres

Quel est le roi vaincu qui, frappant à la porte d'un château, prononça ces paroles :

« Ouvrez ! c'est la fortune de la France ! »

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE MAI

PROBLÈME POINTÉ : Les trois médecins gâtés, doux exercice et modeste repas, voilà trois médecins qui ne nous trompent pas.

MOTS EN LAMPE :

A
A L E
N E F L E
B O U R D O N
E
D
O D E
E
E V E
F R I S E
A I G L E
L A N C E
L Y S

VERS A TERMINER : Large. — Charge. — Chantant. — Colline. — Domine. — Attend. — Brave. — Grave. — Compagnon. — Bataille. — Entaille. — Front.

MOTS EN A :

E
L X
E A A
C F M
T O I
R A V E N N
I T A
C A T
I I E
T N U
M E R H E R E

MOTS EN FLACON :

N O E
R
A
N
A G E
P O E M E
G R A D E
C A D R E
J E U

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.